

IQRA

LE MAGAZINE HEBDOMADAIRE DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

“ AIME ET FAIS CE QUE TU VEUX ”

Saint Augustin

105

2 au 8 avril 2026



100 ANS DE LUMIÈRE DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

Le Billet du Recteur

L'ÉGALITÉ
COMME EXIGENCE :
UNE PREUVE D'AMOUR
POUR LA FRANCE

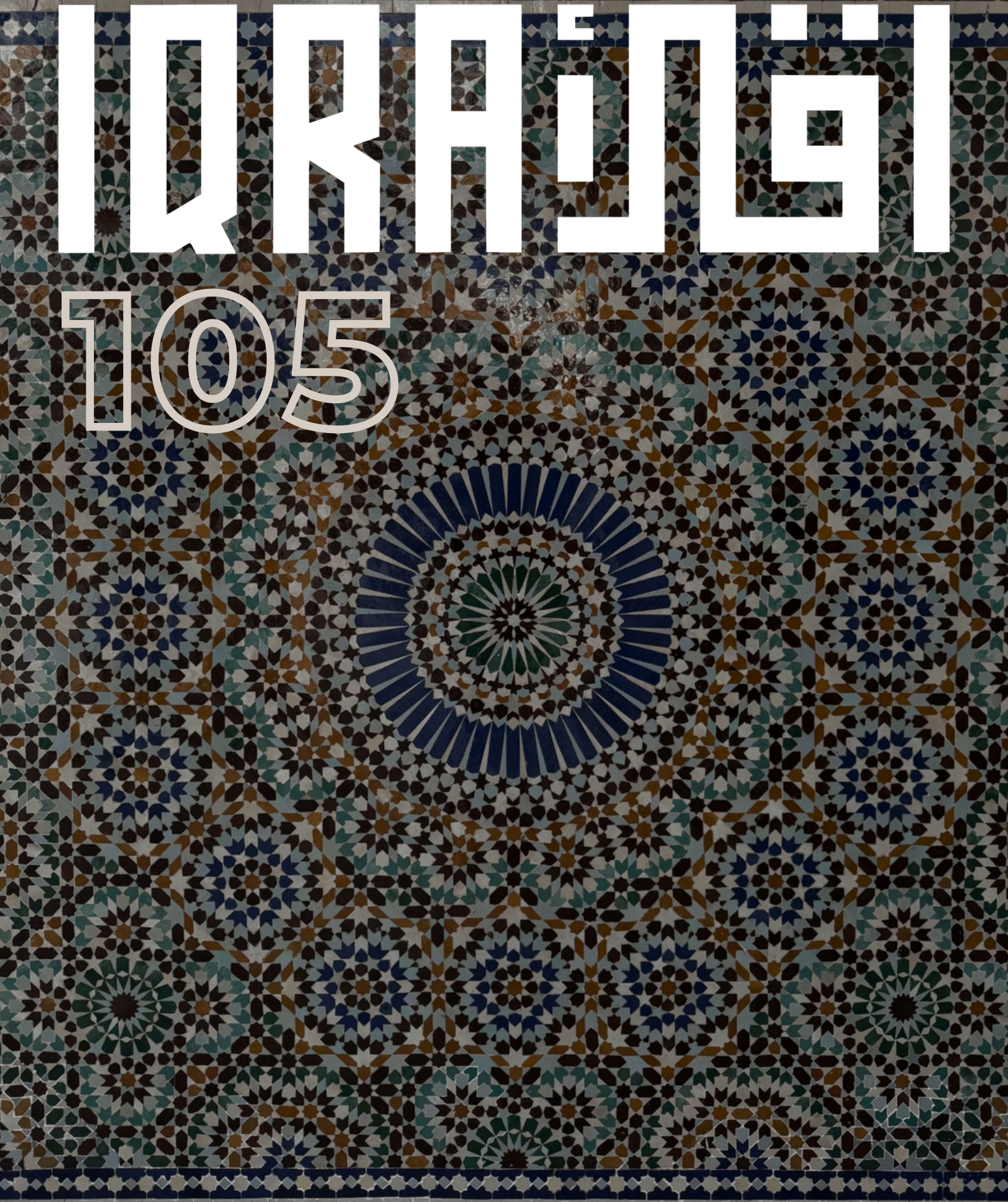
L'AMOUR EN ISLAM

“AIME ET FAIS CE QUE
TU VEUX” : COMPRENDRE
LA CÉLÈBRE CITATION
DE SAINT AUGUSTIN



QRANĠI

105







Sommaire

p. 9

Le billet du Recteur

**L'ÉGALITÉ COMME EXIGENCE :
UNE PREUVE D'AMOUR POUR LA FRANCE**

PAR LE RECTEUR CHEMS-EDDINE HAFIZ

p. 16

Focus sur une actualité

**CRIMES DE GUERRE :
CE QUE DIT RÉELLEMENT LE DROIT**

PAR NOA ORY

p. 19

Contribution

LA PAROLE EN DÉRIVE

PAR RACHID AZIZI

p. 20

Contribution

L'AMOUR SUFFIT-IL À LUI-MÊME ?

PAR AMINE BENROCHD

p. 23

Laïcité

**LIBERTÉ OU ILLUSION ? QUAND AIMER
SANS REPÈRE DEVIENT SE PERDRE**

PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 26

Actualités de la Mosquée de Paris

DU 2 AU 8 AVRIL 2026

p. 31

Paroles du Minbar

**LE RÉSUMÉ DU PRÊCHE DU VENDREDI
LE DEVOIR DU MUSULMAN ENVERS SA SOCIÉTÉ
(PARTIE 5)**

PAR CHEIKH YOUNES LARBI

p. 33

Récits célestes

**QUAND L'AMOUR EST DISCIPLINÉ :
DE LA PASSION DE L'ÂME À L'AMOUR DE DIEU**

PAR CHEIKH ABDELKADER BELABDLI

p. 35

Le Saviez-vous ?

**L'AMOUR VÉRITABLE N'EST PAS LIBRE :
IL ÉLÈVE, IL ENGAGE, IL PROTÈGE**

PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 36

Le Coran m'a appris

**QUAND LE CŒUR AIME SINCÈREMENT,
LES LIMITES DEVIENNENT LUMIÈRE**

PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 38

Portrait

**DJALÂL AD-DÎN RÛMI
LORSQUE L'AMOUR FAÇONNE UN HOMME**

PAR AHMED MOUSSA

p. 40

Regard fraternel

**LES TRADITIONS RELIGIEUSES RÉVÈLENT
LE VRAI SENS DE L'AMOUR**

PAR NASSERA BENAMRA

p. 43

Découvrons-là

**EXPLIQUER AUX JEUNES
LE SENS DE « L'AMOUR EN DIEU »**

PAR CHEIKH ABDELALI MAMOUN

p. 45

Résonances abrahamiques

**"AIME ET FAIS CE QUE TU VEUX" :
COMPRENDRE LA CÉLÈBRE CITATION
DE SAINT AUGUSTIN**

PAR RAPHAËL GEORGY



Ph © Guillaume Sauloup



p. 48

L'AMOUR ET L'ISLAM

PAR HANANE SAÏDI

p. 50

Sabil al-Iman

**AIMER ALLAH, C'EST APPRENDRE
À VOULOIR CE QU'IL VEUT**

PAR CHEIKH KHALED LARBI

p. 52

Invocation

"Ô ALLAH, SI NOS CŒURS AIMENT"

p. 53

Le Hadith de la semaine

L'AMOUR EN ISLAM

PAR CHEIKH YOUNES LARBI

p. 55

Mizan El-Qadhaya

**LA QUESTION DE L'AMOUR DANS LA RELATION
AVEC LES NON-MUSULMANS : L'AMOUR PORTÉ
AUX NON-MUSULMANS EST-IL CONTRAIRE
AUX ENSEIGNEMENTS DE L'ISLAM ?**

PAR CHEIKH YOUNES LARBI

p. 57

Le vrai du faux

**PROPOS POPULAIRE, ET NON HADITH :
'AIME CELUI QUE TU AIMES, AVEC MESURE :
IL SE PEUT QU'UN JOUR IL DEVIENNE L'OBJET
DE TA DÉTESTATION'**

PAR CHEIKH RACHID BENCHIKH

p. 59

Penser

**L'AMOUR, LE SENS LE PLUS PROFOND
DE L'EXISTENCE**

PAR AHMED MOUSSA

p. 61

Notre mosquée

**LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS,
UN LIEU DE COMPASSION, DE MISÉRICORDE
ET D'OUVERTURE**

PAR NASSERA BENAMRA

p. 64

À la découverte des mosquées du monde

**LA MOSQUÉE DE BANBHORE :
LA MOSQUÉE DU COMMENCEMENT**

PAR NOA ORY

p. 70

Les Mots voyageurs

SOPHORA

PAR NOA ORY

p. 73

Plumes en éveil : un livre coup de coeur

LA VIE DE SAINT AUGUSTIN

PETER BROWN

p. 74

Le dessin de la semaine

PAR JUSTIN MARRON

p. 75

Le citation de la semaine

"LA FORME ENTIÈRE DE L'HUMAINE CONDITION"

MICHEL DE MONTAIGNE

p. 76

Événements à venir

À LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS







Le billet du Recteur

n° 103

L'ÉGALITÉ COMME EXIGENCE : UNE PREUVE D'AMOUR POUR LA FRANCE

La mobilisation de Saint-Denis ne doit pas être lue à travers le prisme commode des récupérations politiques. Elles existent, comme toujours. Elles existeront encore. Mais elles ne disent rien de l'essentiel, et s'y attarder, c'est précisément ce que cherchent ceux qui préfèrent débattre de la forme plutôt que d'affronter le fond. L'essentiel est ailleurs.

Plusieurs milliers de personnes se rassemblent, sans violences, sans débordements, sans feux ni pavés, autour d'une idée qui ne devrait pas être contestable : le racisme n'est pas une opinion, c'est une atteinte à l'égalité républicaine. Ce fait-là mérite d'être regardé pour ce qu'il est. Pas comme un épisode militant. Pas comme une manœuvre. Comme un signal. Celui d'une société qui voit un écart, entre ce que la République promet et ce que certains de ses enfants vivent, et qui refuse de faire semblant de ne pas le voir.

Ce que les chiffres disent, que les polémiques taisent

Car ce décalage n'est pas une impression. Il n'est pas le fruit d'une susceptibilité collective exacerbée par les réseaux sociaux. Il est documenté, mesuré, répété.

L'enquête de l'Ifop pour la LICRA l'établit avec une netteté qui devrait provoquer un sursaut : 46 % des Français ont déjà été confrontés à une agression ou à une discrimination à caractère raciste au cours de leur vie. Presque un Français sur deux. Ce n'est pas un phénomène marginal que l'on peut cantonner à quelques cas isolés et relever d'un haussement d'épaules. C'est une réalité de masse.

Et ce n'est pas seulement une réalité ancienne, vestige d'une France révolue. 24 % des Français déclarent avoir subi des comportements racistes au cours des cinq dernières années. Le phénomène est actuel. Il est vivant. Il se reproduit, sous des formes parfois crues, parfois feutrées, mais toujours réelles pour ceux qui les subissent.

Il est différencié, aussi. Certaines populations y sont exposées de manière disproportionnée, systématique, et documentée. 37 % des personnes se déclarant musulmanes ayant eu un contact récent avec les forces de l'ordre estiment avoir été traitées de manière injuste. On peut discuter des perceptions. On peut débattre des méthodes. Mais quand un tiers d'une population partage la même expérience répétée, la même sensation d'être regardé différemment, traité différemment, on ne peut plus parler de malentendu individuel. On parle d'un problème structurel.

La discrimination ne se contente pas de blesser dans l'instant. Elle oriente des trajectoires entières. 26 % des personnes discriminées au travail déclarent avoir changé d'emploi pour y échapper. Ce sont des carrières déformées, des ambitions rabaissées, des compétences gaspillées, non pas par manque de talent ou d'effort, mais parce qu'un regard, un préjugé, un réflexe ont décidé à leur place.

**On ne peut plus parler
de malentendu individuel.
On parle d'un problème
structurel.** ”

Un pays qui discrimine n'est pas seulement injuste. Il est inefficace. Il gaspille ses propres forces, détourne ses talents, affaiblit sa cohésion.

Et quand 22 % des victimes de racisme envisagent de quitter la France, la question cesse d'être seulement morale. Elle devient politique au sens le plus fondamental du terme : une partie du peuple envisage de renoncer à appartenir à la nation.

Quel pays peut se permettre d'ignorer cela ?

L'histoire républicaine est faite de ces moments

Il y a une amnésie commode qui consiste à croire que dénoncer le racisme, réclamer l'égalité, exiger que les principes fondateurs soient appliqués à tous et pas seulement à certains, serait une posture nouvelle, importée, étrangère au génie républicain français.

C'est un contresens historique.

La République française s'est construite dans et par le conflit entre ses principes et ses pratiques. Ce n'est pas malgré ces tensions qu'elle a progressé, c'est grâce à elles. L'abolition de l'esclavage n'est pas tombée du ciel : elle est venue de ceux qui ont refusé l'écart entre « liberté, égalité, fraternité » et la réalité des colonies. Le droit de vote des femmes n'a pas été accordé par bienveillance spontanée : il a été arraché par celles qui ont rappelé à la République ses propres mots. L'accès à l'école, à la fonction



Ceux qui descendent dans la rue pour dénoncer le racisme ne rejettent pas la République. Ils la prennent au mot.

publique, aux professions longtemps fermées, autant de batailles menées au nom des textes fondateurs, non contre eux.

Ceux qui descendent dans la rue pour dénoncer le racisme ne rejettent pas la République. Ils la prennent au mot. Et c'est exactement ce qu'elle leur demande de faire.

Car la République n'est pas un héritage figé que l'on contemplerait avec révérence.

C'est un projet vivant, exigeant, perpétuellement inachevé.

Sa grandeur n'est pas de prétendre que tout est acquis. Sa grandeur est d'avoir posé des principes suffisamment forts pour que chaque génération puisse s'en saisir et réclamer leur application pleine et entière.

Le déni : seul vrai ennemi de la République

Face à un problème documenté, structurel, vécu par des millions de personnes, deux attitudes sont possibles.

La première consiste à fragmenter, relativiser, hiérarchiser. À opposer les victimes entre elles, celui-ci souffre davantage que celui-là, cette discrimination est plus légitime que cette autre. À déplacer le débat vers la forme, qui manifeste avec qui, sous quelle bannière, avec quels mots. À contester les termes utilisés, à requalifier les faits, à rappeler inlassablement qu'il existe des racismes pires ailleurs. Cette stratégie est efficace. Elle permet de discuter indéfiniment sans jamais rien changer.

La seconde consiste à regarder les faits et à en tirer les conséquences. Elle suppose de l'honnêteté, parfois du courage, et un certain inconfort, celui d'admettre que la maison commune n'est pas aussi accueillante pour tous ses habitants.

Lutter contre les discriminations suppose de ne laisser aucune réalité dans l'angle mort. Ce n'est pas une position politique partisane. C'est une ligne de méthode. Et c'est une exigence républicaine fondamentale.

Car la République ne fonctionne pas à géométrie variable.

Elle ne protège pas certains et oublie les autres.

Elle ne nomme pas certaines haines avec emphase en laissant d'autres prospérer dans l'impunité médiatique.

Ce qui fragilise la République, ce n'est pas qu'on nomme le racisme. C'est qu'on le tolère sans le nommer partout où il existe.

Lorsqu'une forme de racisme est insuffisamment reconnue, qu'elle soit antiasiatique, antinoire, antisémite, islamophobe, antirom, ce n'est pas seulement une injustice pour ceux qui en sont victimes. C'est une fragilisation du pacte commun. Une invitation faite aux uns à douter que ce pacte les concerne vraiment.

Et ce doute-là est infiniment plus dangereux pour la cohésion nationale que n'importe quelle manifestation.

Ce que réclamer l'égalité dit de ceux qui la réclament

Il faut nommer ce que cette mobilisation révèle, au-delà des chiffres et des analyses.

**La République
ne fonctionne pas
à géométrie
variable.**



Ceux qui manifestent à Saint-Denis, ceux qui déposent plainte, ceux qui refusent de laisser passer des propos qui les rabaissent à leur biologie, ne haïssent pas la France. S'ils la haïssaient, ils l'auraient quittée. S'ils lui étaient indifférents, ils se seraient tus.

Ils se mobilisent parce qu'ils y croient encore. Parce que la République leur a appris, dans ses écoles, dans ses textes fondateurs, dans sa devise gravée sur chaque fronton de mairie, qu'ils lui appartenaient pleinement et qu'elle leur appartenait en retour.

Réclamer que cette promesse soit tenue, c'est l'acte civique le plus authentique qui soit. C'est refuser le confort du ressentiment pour choisir l'exigence de la citoyenneté.

C'est dire : je ne me résigne pas, parce que je n'ai pas renoncé à ce pays.



C'est dire : je ne me résigne pas, parce que je n'ai pas renoncé à ce pays.

Il n'y a pas de preuve d'amour plus forte à une République que de la rappeler à ses propres principes quand elle les trahit. Ni de geste plus républicain que de se lever pour dire : non, cela ne correspond pas à ce que vous avez promis, et nous voulons que vous teniez parole.

République de principe ou République d'application ?

La question posée aujourd'hui est d'une clarté brutale.

Veut-on une République de principe celle qui proclame l'égalité dans ses textes, la grave dans le marbre, l'enseigne à l'école, l'invoque dans les discours officiels, ou une République d'application, celle qui la garantit concrètement, pour chaque citoyen, quels que soient son nom, sa couleur, ses origines, sa foi ?

Les deux ne s'opposent pas. Elles ne peuvent pas s'opposer, sauf à admettre que la République française est condamnée à rester un idéal inaccessible, une belle promesse perpétuellement différée.

Ce que l'on entend aujourd'hui, dans les rues de Saint-Denis comme dans les chiffres de l'Ifop, c'est l'impatience d'une partie du peuple français qui a attendu assez longtemps. Qui a cru, qui croit encore, mais qui refuse désormais de croire en silence.

Alors oui. Il faut répondre sans détour et sans réserve : demander l'égalité, dénoncer le racisme, exiger que la République fonctionne pour tous ce n'est pas être contre la France. C'est en être le citoyen le plus exigeant.

Et cette exigence n'est ni partisane, ni communautaire, ni importée. Elle est au cœur du pacte républicain.

La République n'a jamais eu peur de ses citoyens lorsqu'ils lui demandent d'être fidèle à elle-même.

Elle devrait, en revanche, se méfier du jour où ils cesseront de le faire.

À Paris, le 8 avril 2026

CHEMS-EDDINE HAFIZ

Recteur de la Grande Mosquée de Paris





Focus

sur une actualité

CRIMES DE GUERRE : CE QUE DIT RÉELLEMENT LE DROIT

PAR NOA ORY

A mesure que les conflits contemporains s'intensifient, l'expression « crime de guerre » s'impose dans le débat public, souvent mobilisée comme une évidence morale. Pourtant, en droit, cette qualification ne relève ni de l'indignation ni de l'intuition : elle répond à des critères stricts, issus d'un corpus juridique international consolidé depuis plus d'un siècle.

Les sources : un droit construit par l'histoire

Le droit applicable en la matière est celui du droit international humanitaire, dont les Conventions de Genève constituent le socle. Ces textes, adoptés à la suite des conflits mondiaux, posent des règles impératives encadrant la conduite des hostilités. Ils consacrent notamment le principe cardinal de distinction entre civils et combattants, ainsi que l'interdiction des atteintes à ceux qui ne participent pas, ou plus, aux combats.

C'est toutefois le Statut de Rome de la Cour pénale internationale qui offre aujourd'hui la définition la plus aboutie des crimes de guerre. Sont ainsi qualifiées les violations graves de ces règles : attaques dirigées contre des populations civiles, traitements inhumains, tortures, destructions injustifiées, recours à des moyens ou méthodes de guerre prohibés.

Cette codification marque un tournant décisif : elle substitue à la logique de la guerre totale un encadrement juridique contraignant, fondé sur l'idée qu'il existe, même en temps de conflit, des limites que nul ne peut franchir sans engager sa responsabilité pénale.

Crime de guerre, crime contre l'humanité, génocide : des qualifications distinctes

Une confusion fréquente dans le débat public mérite d'être dissipée : crime de guerre, crime contre l'humanité et génocide ne sont pas des synonymes d'intensité croissante. Ce sont trois qualifications juridiquement autonomes, aux conditions d'application distinctes.

Le crime de guerre suppose, on l'a dit, l'existence d'un conflit armé. Il porte sur des actes précis, commis contre des personnes ou des biens protégés. Le crime contre l'humanité, lui, n'exige pas de conflit armé : il désigne des actes commis dans le cadre d'une attaque généralisée ou systématique contre une population civile : persécutions, déportations, disparitions forcées. L'intention de l'auteur n'est pas ici de violer les règles de la guerre, mais d'attaquer une population en tant que telle.

Le génocide, enfin, se distingue par un élément intentionnel spécifique et redoutablement difficile à établir : la volonté de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux. C'est cette intention, le *dolus specialis* en droit pénal international, qui constitue le critère déterminant. Elle doit être prouvée, non déduite de l'ampleur des violences. Le Tribunal pénal international pour le Rwanda l'a illustré de manière saisissante : des massacres massifs peuvent constituer des crimes contre l'humanité sans atteindre le seuil juridique du génocide si l'intention spécifique de destruction d'un groupe n'est pas établie.

Cette distinction n'est pas une querelle de juristes. Elle conditionne la compétence des juridictions, les peines applicables et, plus fondamentalement, le récit historique et mémoriel des atrocités.

La question des acteurs non-étatiques

Les conflits armés contemporains posent une difficulté structurelle que le droit international humanitaire a longtemps peiné à intégrer : la multiplication des acteurs non-étatiques. Groupes armés organisés, milices, organisations paramilitaires, ces entités ne sont pas des États et n'ont pas signé les Conventions de Genève. Sont-elles pour autant soustraites à leurs obligations ?

La réponse du droit international est négative, mais nuancée. L'article 3 commun aux quatre Conventions de Genève, dit « article 3 commun », pose un socle minimal applicable à tous les conflits armés non internationaux, y compris à l'égard des parties non étatiques. Le Protocole additionnel II de 1977 complète ce dispositif pour les conflits internes d'une certaine intensité.

Encore faut-il que le groupe armé en cause réponde à certains critères : une organisation suffisante, un commandement responsable, un contrôle territorial permettant de mener des opérations militaires. C'est ce seuil d'organisation qui distingue, juridiquement, un groupe armé partie à un conflit, d'une bande criminelle ordinaire, distinction aux conséquences considérables pour la qualification des actes commis.

La jurisprudence internationale a progressivement précisé ces contours. Le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, dans l'affaire Tadić (1995), a affirmé pour la première fois que les violations graves du droit humanitaire commises dans des conflits internes pouvaient engager la responsabilité pénale individuelle, une avancée majeure, longtemps contestée par ceux qui voyaient dans le droit de la guerre un droit exclusivement interétatique.

Quand la notion même de conflit armé est disputée

Une autre difficulté, moins souvent abordée, tient à la qualification préalable du conflit lui-même. Car avant de savoir si un crime de guerre a été commis, encore faut-il établir qu'un conflit armé existe au sens du droit international humanitaire. Cette question, apparem-

ment technique, est en réalité éminemment politique.

Le droit distingue deux grandes catégories : le conflit armé international, qui oppose au moins deux États, et le conflit armé non international, qui se déroule sur le territoire d'un seul État entre ses forces armées et des groupes armés organisés, ou entre de tels groupes. La frontière entre les deux n'est pas toujours nette : un conflit interne peut s'internationaliser si un État tiers intervient militairement, directement ou par l'intermédiaire de groupes qu'il contrôle. Cette qualification conditionne le régime juridique applicable. Dans un conflit armé international, l'ensemble des Conventions de Genève s'applique, ainsi que le Protocole additionnel. Dans un conflit interne, le corpus est plus restreint. C'est pourquoi la qualification du conflit fait souvent l'objet de contestations, certains États ayant intérêt à présenter une guerre comme une opération de maintien de l'ordre intérieur, soustrayant ainsi leurs actes au regard du droit humanitaire.

La situation en Ukraine en offre une illustration récente : si le conflit est juridiquement qualifié d'international depuis l'invasion russe de février 2022, la Russie a longtemps refusé cette qualification, préférant parler d'« opération militaire spéciale ». Cette sémantique n'est pas anodine, elle visait précisément à échapper aux obligations que le statut de belligérant emporte.

L'application : entre ambition universelle et réalités politiques

Encore faut-il que ces normes soient appliquées. La Cour pénale internationale, créée en 1998, incarne cette ambition. Elle n'intervient cependant qu'à titre subsidiaire, selon le principe de complémentarité : il appartient d'abord aux États de poursuivre les auteurs présumés. Ce n'est qu'en cas de défaillance ou de refus que la juridiction internationale peut se saisir.

Les limites de cet édifice sont connues. Les États-Unis, la Russie et la Chine n'ont pas ratifié le Statut de Rome. Israël l'a signé mais ne l'a pas ratifié. Ces absences ne sont pas des détails :

elles soustraient à la compétence de la Cour certains des acteurs les plus impliqués dans les conflits contemporains, à moins que le Conseil de sécurité de l'ONU ne défère la situation à la CPI, ce que le jeu des vétos rend souvent illusoire.

La France, pour sa part, a intégré ces incriminations dans son droit interne, notamment par la loi du 9 août 2010. Les crimes de guerre sont désormais définis aux articles 461-1 et suivants du code pénal. Le législateur français reprend largement les qualifications internationales, en exigeant toutefois que les faits soient commis dans le cadre d'un conflit armé, qu'il soit international ou non.

Le droit français permet ainsi de poursuivre les attaques délibérées contre des civils, les violences sexuelles commises en temps de guerre, ou encore l'usage de moyens de combat prohibés. Il consacre également la responsabilité pénale individuelle, y compris celle des supérieurs hiérarchiques, dès lors qu'ils ont ordonné ou laissé commettre de tels actes.

A ces mécanismes s'ajoute celui, plus controversé, de la compétence universelle. La France peut, sous certaines conditions, juger des crimes de guerre commis à l'étranger par des ressortissants étrangers. Mais cette compétence est strictement encadrée : la présence de l'accusé sur le territoire français est requise, tout comme la condition de double incrimination, et les poursuites relèvent du seul parquet. Ces limitations, souvent critiquées, restreignent de facto la portée de ce dispositif.

Il en résulte une tension structurelle entre l'ambition universaliste du droit et les contraintes de sa mise en œuvre. Car si les normes existent, leur effectivité dépend étroitement de la coopération des États, des équilibres diplomatiques et, parfois, des rapports de puissance.

La responsabilité des supérieurs : une chaîne de commandement sous examen

Un aspect souvent sous-estimé du droit des crimes de guerre concerne la responsabilité des supérieurs hiérarchiques, militaires ou civils, pour les actes commis par leurs subordonnés.

Le Statut de Rome consacre expressément ce principe : un chef militaire peut être tenu pénalement responsable s'il savait, ou aurait dû savoir, que ses forces s'apprêtaient à commettre ou commettaient des crimes, et qu'il n'a pas pris les mesures nécessaires pour les prévenir ou les réprimer.

Ce mécanisme, dit de la « *responsabilité du supérieur hiérarchique* » (command Responsibility), a été mis en œuvre dès les procès de Nuremberg et de Tokyo. Il vise à éviter que la structure de commandement serve d'écran à l'impunité. Il a été confirmé et précisé par la jurisprudence des tribunaux pénaux internationaux pour l'ex-Yougoslavie et le Rwanda.

Son application reste néanmoins délicate : établir ce que le supérieur savait réellement, ou ce qu'il aurait dû savoir, exige des preuves documentaires et testimoniales souvent difficiles à réunir en temps de conflit.

Ce que le droit ne peut pas, seul, accomplir

Le droit des crimes de guerre ne souffre pourtant d'aucune ambiguïté sur un point essentiel : il consacre la responsabilité individuelle des auteurs, rompant avec l'idée que la guerre constituerait un espace de non-droit. Cette évolution, amorcée après la Seconde Guerre mondiale, demeure l'un des acquis les plus significatifs du droit international contemporain.

Mais le droit, seul, ne suffit pas. Il suppose des États capables et volontaires pour coopérer, des institutions dotées de moyens suffisants, et une communauté internationale prête à faire prévaloir les normes sur les intérêts. Là où ces conditions manquent, le droit risque de n'être qu'un miroir tendu à la violence, utile pour la nommer, impuissant à l'arrêter.

Reste que, face à la répétition des conflits et à la multiplication des accusations, une exigence s'impose : celle de la rigueur juridique. Qualifier un acte de crime de guerre ne relève ni de l'émotion ni du slogan. C'est un acte juridique, qui suppose des faits établis, une intention démontrée et un cadre légal précis.

C'est à ce prix seulement que le droit peut prétendre s'imposer face à la violence du monde.

La parole en dérive

PAR RACHID AZIZI

On a tous vu ces séquences. Une phrase surgit, elle s'accroche, puis elle circule. Très vite, elle se détache de ce qui l'entourait. Ce qui s'est joué autour de Bally Bagayoko appartient à ce moment où le débat bascule.

Les propos tenus à son encontre n'avaient plus grand-chose à voir avec une discussion politique. Ils prenaient appui sur son nom, sur ce qu'il évoquerait pour certains. À partir de là, la discussion ne tient plus. Elle se déplace vers un terrain où l'on ne répond plus à une idée.

Dans un autre registre, une séquence relayée autour de Nagui a marqué pour une autre raison. En reprenant les mots d'un rapporteur de commission parlementaire qui reconnaissait lui-même une dimension raciale dans ses propos, le terme s'est retrouvé exposé sans détour. Il a été diffusé tel quel. Ce point compte. Il dit quelque chose du moment.

Ces situations ne relèvent pas d'un hasard. Elles s'inscrivent dans une manière de parler qui a évolué. Aujourd'hui, une phrase peut suffire. Si elle frappe, elle s'impose. Peu importe ce qu'elle simplifie au passage.

Pendant longtemps, certaines limites existaient sans avoir besoin d'être rappelées. Elles tenaient à une forme d'évidence partagée. Elles n'effaçaient pas les tensions, mais elles empêchaient certains glissements. Cette retenue s'est affaiblie. Elle n'a pas disparu, mais elle pèse moins.

Dans le même temps, une autre logique a pris de l'ampleur. Il faut être vu, il faut être entendu. Et pour cela, il faut marquer. Le mot devient un moyen d'exister dans l'espace public. Plus il circule, plus il donne à celui qui l'a prononcé une visibilité.

Ce déplacement produit des effets concrets. Le regard porté sur certains change. Il se charge. Il



Rachid Azizi est chroniqueur, auteur, déontologue, engagé sur les questions de justice sociale et de citoyenneté.

installe une distance qui ne disait pas son nom auparavant.

On le voit aussi dans la manière dont les échanges se tendent. Une parole plus dure entraîne une réponse du même ordre. Rien de spectaculaire au départ. Puis cela s'installe. Le ton monte sans qu'un moment précis permette de dire où cela a commencé.

C'est ainsi que les choses se transforment. Pas par rupture. Par accumulation.

On peut considérer que cela fait partie du jeu. Mais ce jeu n'a plus tout à fait les mêmes règles. Il touche désormais à la place que chacun occupe dans l'espace commun.

Il existe pourtant une autre manière de faire. Elle ne demande pas de grands principes. Elle commence par un choix simple : revenir à ce qui est dit. Prendre le temps de répondre à une idée. Refuser de ramener l'autre à ce qu'il représenterait.

Ce choix paraît modeste. Il trace la limite entre un débat qui élève et une parole qui finit par exclure. ■

L'amour suffit-il à lui-même ?

PAR AMINE BENROCHD

L'amour doit être libre, choisi, sincère : cette évidence structure aujourd'hui notre manière d'aimer. Pourtant, cette centralité du cœur et du ressenti n'est pas une donnée universelle. Elle plonge ses racines dans une révolution intérieure dont Saint Augustin fut l'un des principaux artisans. Mais l'idéal contemporain d'un amour authentique prolonge-t-il vraiment cet héritage... ou en a-t-il retenu une version appauvrie ?

Quand aimer cesse d'être un rôle pour devenir une expérience

En quelques décennies, la manière d'entrer en relation s'est profondément transformée. Le couple n'est plus une structure héritée, mais un espace choisi. L'engagement n'est plus d'abord social : il devient personnel, réversible, conditionné à la qualité du lien.

Cette évolution a été largement décrite par les sociologues de la modernité tardive. Anthony Giddens parle ainsi de « *relation pure* » : une relation qui ne tient que tant qu'elle satisfait ceux qui la vivent. Zygmunt Bauman évoque, lui, un « *amour liquide* », caractérisé par sa fragilité et sa difficulté à durer.

Dans ce cadre, aimer signifie avant tout éprouver une expérience perçue comme authentique. La légitimité ne vient plus d'un cadre extérieur, mais d'un vécu intérieur. C'est ce déplacement qui définit largement l'amour contemporain.

Mais cette évidence a une histoire — et elle est bien plus exigeante que nous ne l'imaginons.

La découverte du cœur : une révolution augustinienne

Né en Afrique du Nord, dans l'actuelle Algérie, Saint Augustin appartient à ce patrimoine méditerranéen commun aux rives chrétiennes



Gustav Klimt
Palais du Belvédère, Vienne, 1909

et musulmanes, avant de devenir l'un des piliers de la pensée occidentale. C'est depuis cette terre méditerranéenne, qui allait devenir musulmane, qu'il initie l'une des plus grandes révolutions intérieures de l'histoire : celle qui place l'amour au centre de l'intériorité humaine.

Avec Saint Augustin, l'amour devient une question intérieure décisive. Non plus seulement ce que l'on fait, mais ce que l'on aime — et dans quel ordre. Dès les premières lignes des Confessions, il écrit : « *Tu nous as faits pour Toi, et notre cœur est sans repos tant qu'il ne repose en Toi.* »

Le cœur humain apparaît comme un lieu de tension et de quête. L'homme ne se définit pas uniquement par ses actes, mais par l'orientation profonde de ses attachements. Augustin distingue alors deux manières d'aimer : *uti* (user d'une chose comme moyen en vue d'une fin supérieure) et *frui* (jouir d'une chose pour elle-même, comme fin ultime).

Tout l'enjeu est d'apprendre à ordonner ses attachements : aimer les créatures sans les instrumentaliser, et orienter l'ensemble vers ce qui mérite d'être aimé pour soi.

Le cœur ne suffit donc pas : il doit être orienté, discerné, parfois corrigé.

L'amour contemporain : une fidélité partielle

Notre époque reprend, souvent sans le savoir, cette centralité de l'intériorité. L'amour doit être sincère, choisi, vécu comme une vérité personnelle. Refuser un lien sans sentiment apparaît comme une forme de trahison envers soi-même.

Sur ce point, il y a bien continuité avec Saint Augustin : l'amour ne peut être imposé de l'extérieur. Mais la rupture est nette ailleurs. Là où Augustin interrogeait le cœur pour en discerner la justesse, la modernité tend à lui accorder une autorité immédiate. Le ressenti devient critère ultime.

Comme l'analyse Anthony Giddens, la relation moderne repose sur une satisfaction mutuelle continuellement réévaluée. L'engagement devient conditionnel, suspendu à l'évolution du lien.

Une liberté sans orientation claire

Ce déplacement produit une tension désormais bien visible. Les individus n'ont jamais autant revendiqué le droit d'aimer librement, et pourtant les relations semblent plus fragiles.

Zygmunt Bauman décrit des liens « *faciles à nouer, faciles à défaire* », non par légèreté, mais parce qu'ils reposent sur une base instable : l'intensité du ressenti. Ce diagnostic moderne rejoint une intuition plus ancienne, plus dérangeante : le cœur peut se tromper.

Ainsi, certains hésitent à s'engager par peur de perdre une liberté qu'ils confondent avec l'absence de contrainte ; d'autres quittent un conjoint dès que la passion s'essouffle, prenant l'intensité pour la seule preuve de l'amour.

C'est précisément ce que Saint Augustin cherchait à penser autrement. Pour lui, l'amour est un poids qui porte l'âme là où il l'entraîne. Il peut s'attacher à ce qui ne le construit pas, désirer ce qui le disperse, confondre intensité et vérité. L'*ordo amoris*, cet ordre de l'amour, devient alors l'exigence centrale : non pas supprimer le désir, mais le redresser pour qu'il ne nous égare pas.

La sincérité, dès lors, ne suffit plus à faire vérité. Elle peut même, parfois, en masquer l'absence.

L'objection moderne : faut-il se méfier de soi-même ?

On pourrait voir ici une critique de l'authenticité. Ce serait une lecture superficielle. La liberté de choisir, le refus des unions subies, la recherche d'un amour vrai constituent des acquis majeurs. Mais une question s'impose : l'authenticité suffit-elle à fonder un amour durable ?

La pensée de Saint Augustin ne propose pas de revenir à des modèles imposés. Elle introduit une exigence plus profonde : apprendre à discerner ce que l'on aime et pourquoi on l'aime. Autrement dit, la liberté ne disparaît pas



Saint Augustin dans son cabinet de travail
Sandro Botticelli, Florence, XVe s.

– elle devient plus exigeante. Une exigence que l'on retrouve, sous une autre forme, dans la spiritualité islamique.

Un écho dans la tradition islamique : former le cœur sans nier le désir

Cette idée d'un cœur à travailler se retrouve de manière profonde dans la tradition islamique. Le Coran inscrit l'amour dans une dynamique construite :

« Et parmi Ses signes, Il a créé de vous, pour vous, des épouses afin que vous trouviez auprès d'elles tranquillité, et Il a mis entre vous affection et miséricorde. »

30:21

L'amour n'y est pas seulement une intensité initiale, mais un équilibre à faire vivre dans le temps. Cette perspective s'inscrit dans une démarche de *tazkiya* (purification et éducation du cœur), orientée vers la recherche de l'agrément d'Allah. Le désir n'est pas nié, mais orienté.

Le Prophète Muhammad ﷺ a donné à cette exigence une traduction concrète : « *Le meilleur d'entre vous est celui qui est le meilleur envers son épouse.* »

Le critère change alors de nature : il ne repose plus uniquement sur ce que l'on ressent, mais sur ce que l'on construit et sur la manière dont on se comporte. Cette exigence d'une éducation du cœur trouve un écho chez Al-Ghazâlî, qui rappelle la nécessité de purifier le cœur pour que l'amour puisse s'orienter vers sa véritable fin. Comme chez Augustin, le désir n'est pas supprimé, mais discerné afin de ne pas se tromper d'objet.

Ce que notre époque a gardé... et ce qu'elle a perdu

L'héritage de Saint Augustin est bien présent. Nous avons appris à penser l'amour à partir du sujet, du désir, de l'intériorité. Mais cette transmission est incomplète. Nous avons retenu que l'amour vient du cœur. Nous avons oublié que ce cœur peut se tromper – et qu'il demande à être éclairé.

La question que l'amour moderne évite

L'amour contemporain se veut libre. Il l'est, indéniablement. Mais cette liberté repose sur une évidence rarement interrogée : ce que je ressens serait, par lui-même, légitime.

C'est précisément cette évidence que Saint Augustin vient troubler. Car au fond, la question n'est pas seulement : « *Est-ce que j'aime sincèrement ?* » Mais : « *Ce que j'aime mérite-t-il d'être aimé ?* »

Il ne s'agit pas de renoncer à la liberté moderne, mais de la rendre plus exigeante et plus féconde. Car un amour véritablement libre n'est pas seulement celui qui se choisit – c'est celui qui sait aussi vers quoi il se dirige. ■



Laïcité ~

61 | LIBERTÉ OU ILLUSION ? QUAND AIMER SANS REPÈRE DEVIENT SE PERDRE

Par Cheikh Khaled Larbi

*Être libre, est-ce n'avoir aucune limite... ou savoir lesquelles préserver ?
Être libre, est-ce faire tout ce que l'on veut... ou ne plus être esclave de ses désirs ?
Être libre, est-ce effacer le sacré... ou lui donner sa juste place dans la cité ?
Liberté... ou illusion déguisée ?*

La laïcité est souvent présentée comme un pilier de liberté. Et dans son principe originel, elle l'est. Mais entre le principe et son application, un glissement s'est opéré. Un glissement subtil, mais profond.

LA LAÏCITÉ : UN PRINCIPE NOBLE À L'ORIGINE

La loi du 9 décembre 1905 pose deux fondements essentiels :

- Article 1 : « *La République assure la liberté de conscience.* »
- Article 2 : « *Elle ne reconnaît, ne salarie ni ne subventionne aucun culte.* »

A l'origine, la laïcité n'est pas une guerre contre la religion. C'est une séparation : l'État ne dicte pas la foi, la foi ne gouverne pas l'État.

Autrement dit : protéger la liberté de croire... et de ne pas croire.

LE BASCULEMENT : DE LA NEUTRALITÉ À L'EFFACEMENT

Avec le temps, une confusion s'est installée. On est passé de la neutralité de l'État à l'exigence de neutralité des individus.

Or, la loi ne demande pas au citoyen d'effacer sa foi dans l'espace public.

Elle impose cette neutralité à l'État et à ses représentants.

QUAND LA LIBERTÉ DEVIENT SÉLECTIVE

On affirme défendre la liberté...

Mais certaines expressions religieuses deviennent problématiques. Porter un signe religieux devient suspect. Affirmer une morale religieuse devient dérangeant. Vivre selon des principes spirituels devient marginalisé.

Alors une question se pose : sommes-nous encore dans la liberté... ou dans une liberté conditionnée ?

LE REGARD DE L'ISLAM SUR LA LIBERTÉ

L'islam ne conçoit pas la liberté comme l'absence totale de règles.

Allah dit : « Nulle contrainte en religion. » (Sourate El-Baqara, 2:256).



Mais Il dit aussi : « Puis Nous t'avons mis sur une voie claire. Suis-la. » (Sourate El-Jathiya, 45:18).

Cela signifie : la foi ne s'impose pas, mais une fois choisie, elle oriente la vie.

Le Prophète ﷺ a dit : « Le véritable combattant est celui qui lutte contre son âme. »

Ainsi, la liberté en islam n'est pas de suivre tous ses désirs... Mais de ne pas en être esclave.

AIMER SANS REPÈRE : UNE PERTE DÉGUISÉE

Une société qui valorise un amour sans limite finit par fragiliser l'individu. Pourquoi ?

Parce que sans repère, tout devient relatif, rien ne reste stable, les valeurs deviennent interchangeables.

Résultat : des relations précaires, des identités floues, une quête permanente sans apaisement.

Une personne « libre » de tout expérimenter, mais incapable de s'engager durablement. Une société qui prône la tolérance, mais qui stigmatise certaines croyances. Un individu encouragé à « être lui-même »... sans jamais savoir qui il est vraiment.

Les penseurs l'ont pressenti. Alexis de Tocqueville écrivait : « La liberté ne peut s'établir sans morale, ni la morale sans foi ». Et même Rousseau reconnaissait : « L'homme est né libre, et partout il est dans les fers ».

Ces fers aujourd'hui ne sont plus visibles.

Ils sont intérieurs : pression sociale, désir de conformité, dépendance aux regards.

Le débat n'est pas faut-il la laïcité ou non ? Mais plutôt : quelle laïcité voulons-nous ? Une laïcité qui protège toutes les expressions ? Ou une laïcité qui tolère certaines... et en étouffe d'autres ?

ENTRE ÉQUILIBRE ET EXCÈS

Une laïcité équilibrée protège la liberté de croire, protège la liberté de ne pas croire, n'impose pas le silence aux convictions.

Une laïcité dévoyée réduit la religion à la sphère privée uniquement, suspecte toute visibilité religieuse, confond neutralité et effacement.

QUAND AIMER SANS REPÈRE DEVIENT SE PERDRE

Aimer sans cadre peut sembler libérateur... Mais finit souvent par désorienter.

Car l'être humain a besoin de sens, de limites, de repères. Sans cela, il ne devient pas libre... Il devient flottant.

La liberté véritable n'est pas l'absence de toute règle...

C'est la présence de repères justes qui empêchent de se perdre. Et lorsqu'une société oublie cela, elle croit libérer... Alors qu'elle déracine sans éclairer.





Actualités

de la Grande Mosquée de Paris

du 2 au 8 avril 2026

6

avril

Musulmans en Occident : une tribune au Monde pour expliquer notre ouvrage essentiel paru en février

Michel Davy de Virville et Jean-Marc Sauvé évoquent, dans une tribune au Monde, les conclusions du travail mené durant trois ans par la Grande Mosquée de Paris et son groupe de réflexion sur l'adaptation du discours religieux musulman, et répondent aux critiques qu'a pu susciter cette étude collective.

« La question n'est pas de savoir si l'islam appartient ou non à la société française : des millions de citoyens musulmans participent déjà à la vie du pays, dans toutes ses dimensions sociales, économiques, culturelles et intellectuelles, écrivent-ils. La véritable question est de comprendre comment la tradition religieuse musulmane s'inscrit dans le cadre des principes républicains et comment ce dialogue peut être approfondi. »

7

avril

Le recteur reçoit Thierno Amadou Ba, khalife de Bambilor

Le recteur Chems-eddine Hafiz a eu l'honneur de recevoir Cheikh Thierno Amadou Ba, khalife de Bambilor.

Une rencontre avec une figure éminente du développement spirituel et social, engagée dans l'humanitaire et le dialogue des religions, qui témoigne des solides relations entre le Sénégal et notre institution.

Le recteur lui a remis la médaille d'honneur de la Grande Mosquée de Paris.

« L'islam est trop susceptible d'engendrer des tensions avec la République »

TRIBUNE

Michel Davy de Virville

Directeur honoraire du Collège des Bernardins

Jean-Marc Sauvé

Fonctionnaire honoraire et président de la fondation

Michel Davy de Virville et Jean-Marc Sauvé

« Monde », les conclusions du travail mené





Ph © Guillaume Sauloup

7
avril

« Des femmes remarquables » mises en lumière mardi soir à la librairie Aïcha

Le recteur Chems-eddine Hafiz avait le plaisir d'être accueilli mardi par la belle librairie Aïcha du 13e arrondissement, pour présenter son livre *Portraits de femmes remarquables, les héroïnes de l'Islam* (éd. Frémeaux & associés), qui déconstruit de nombreux préjugés et met en lumière des musulmanes d'hier et d'aujourd'hui aux destins inspirants.

Un échange avec la journaliste Maya Zerrouki, organisé avec Dzdia.



Ph © Guillaume Sauloup





Les chemins de la mémoire passent par la Grande Mosquée de Paris

Des pavés de mémoire aux chemins du dialogue, documentaire de Dan Laloum, était projeté hier soir à la Grande Mosquée de Paris, donnant naissance à un échange entre le réalisateur, Radouane Attiya, Djemila Benhabib et Danielle Perez.

Ce film nous plonge au cœur d'un projet citoyen et humain : le parcours de lycéens belges travaillant sur la mémoire de la Shoah en découvrant l'histoire du premier recteur Si Kaddour Benghabrit et le sauvetage de personnes de confession juive qu'il accomplit durant l'Occupation nazie.



Chems-eddine Hafiz

Portraits de femmes remarquables

Les héroïnes de l'Islam

Depuis l'émergence de l'Islam, les femmes ont marqué l'histoire et la culture à travers des contributions majeures en science, politique, art et littérature.

 FRÉMEAUX
& ASSOCIÉS

Paroles du Minbar

LE RÉSUMÉ DU PRÊCHE DU VENDREDI LE DEVOIR DU MUSULMAN ENVERS SA SOCIÉTÉ (PARTIE 5)

3
avril

Par Cheikh Younes Larbi



Ph © Omar Boulkroum

Louange à Allah, exalté soit-Il. Nous Le louons, nous implorons Son aide et Son pardon. Nous attestons qu'il n'est de divinité qu'Allah, sans associé, et que notre maître Mohamed ﷺ est Son serviteur et Son Messenger. Que les prières et le salut d'Allah soient sur lui, sur sa famille, ses compagnons et ceux qui les suivent avec excellence jusqu'au Jour de la Rétribution.

Cela dit, serviteurs d'Allah, nous poursuivons notre rappel sur les qualités du musulman en nous arrêtant aujourd'hui sur une vertu essentielle : savoir se détacher de ce que possèdent les gens, renoncer à l'avidité et se préserver de la comparaison excessive. Car à force de regarder ce qu'Allah a accordé aux autres, beaucoup de cœurs s'épuisent, les âmes se troublent, et la gratitude laisse place à l'insatisfaction.

Nous vivons en effet à une époque où les apparences s'imposent partout : dans les foyers, dans le travail, dans la rue, et jusque dans nos téléphones. Chacun voit la vie des autres exposée sans relâche, et finit par croire que le bonheur réside dans l'abondance, dans le confort ou dans l'éclat des biens de ce monde. Pourtant Allah, exalté soit-Il, dit : « Et ne porte pas tes regards vers ce dont Nous avons fait jouir des groupes d'entre eux, fleur de la vie présente... » Et Il dit aussi : « Et ne convoitez pas ce par quoi Allah a favorisé les uns par rapport aux autres ». Ainsi, le croyant apprend à protéger son regard pour protéger son cœur.

Honorables frères et sœurs, la vraie richesse n'est pas celle des biens accumulés, mais celle de l'âme. Le Prophète ﷺ a dit : « La richesse ne réside pas dans l'abondance des biens matériels, mais la vraie richesse est celle de l'âme. ».

Combien de personnes possèdent beaucoup, sans jamais se sentir rassasiées, et combien d'autres possèdent peu mais vivent dans la

sérénité, le contentement et la dignité. Le bienfait n'est donc pas seulement dans ce que l'on reçoit, mais dans la manière de le porter dans son cœur.

En regardant notre monde meurtri, de Ghaza au Soudan et ailleurs, en voyant des maisons détruites, des familles dispersées et des biens perdus en un instant, nous comprenons que ce bas monde ne peut être la source véritable du bonheur. Allah, exalté soit-Il, nous rappelle que la vie présente n'est que jeu, parure, rivalité et jouissance trompeuse. Voilà pourquoi le musulman se sert de ce monde sans lui livrer son cœur.

Le détachement auquel l'islam nous appelle ne signifie pas l'abandon de l'argent, ni l'abandon de l'effort, ni le choix délibéré de la pauvreté. Il signifie que l'argent reste dans la main et n'entre pas dans le cœur, qu'on cherche le licite, qu'on travaille avec droiture, qu'on dépense avec sagesse, sans rivalité ni convoitise. Le Prophète ﷺ nous a enseigné que celui qui prend les biens avec générosité d'âme y trouvera la bénédiction, tandis que celui qui les prend avec avidité n'y trouvera pas de bien. Demandons donc à Allah un cœur apaisé, satisfait de Son partage et confiant en ce qu'Il détient.

DEUXIÈME PRÊCHE

Louange à Allah, exalté soit-Il, et que la prière et le salut soient sur Son Prophète élu, Mohamed ﷺ, sur sa famille, ses compagnons et ceux qui ont suivi sa voie.

Honorables frères et sœurs, parmi les causes les plus graves de corruption dans la famille, dans la société et dans le travail, il y a le fait de convoiter ce que possèdent les autres. De là, naissent : la jalousie, l'amertume, la rivalité et parfois même la rupture des liens. Les pieux prédécesseurs rappelaient que la vraie noblesse consiste à se passer de ce qui est entre les mains des gens. Plus le cœur se libère de cette dépendance, plus l'homme gagne en dignité.

Interrogeons-nous donc sincèrement : combien de fois avons-nous oublié les bienfaits d'Allah



sur nous à cause de ce que nous avons vu chez autrui ? Combien de fois la comparaison a-t-elle semé en nous un manque, alors qu'Allah nous avait déjà comblés ? Or tout bienfait vient d'Allah. Le croyant reconnaît ce qu'il a reçu, remercie son Seigneur, et ne laisse pas l'envie obscurcir sa foi.

Serviteurs d'Allah, nous avons aujourd'hui un besoin urgent d'éduquer nos âmes et nos enfants au contentement. Dans une époque dominée par la consommation et par le culte des apparences, il ne suffit pas de subvenir aux besoins matériels, il faut aussi apprendre à nos enfants la mesure, la gratitude et la dignité. Mais cette éducation doit rester équilibrée. L'islam ne demande pas de fuir le monde : il demande de le gérer avec sagesse, en conciliant l'effort pour ici-bas et la préparation pour l'au-delà.

Ainsi, le musulman travaille, gagne, dépense et agit avec bienfaisance, tout en gardant son cœur attaché à Allah et non à ce qui se trouve entre les mains des autres. Dans ce monde blessé par les guerres, les convoitises et la dureté des cœurs, nous avons plus que jamais besoin de nous reconstruire intérieurement, avec des âmes apaisées, des cœurs reconnaissants et une foi capable de nous préserver de l'engrenage des comparaisons matérielles.

*Ô Allah, réforme nos cœurs,
enrichis-nous par Toi de tout autre que Toi,
accorde-nous le contentement et la sérénité dans
ce que Tu nous as départi.*

*Ô Allah, soulage nos frères opprimés à Ghaza,
au Soudan et partout ailleurs. Préserve les pays
musulmans, préserve la France et ses habitants,
accorde-nous la paix, protège-nous des tentations
et fais-nous parvenir à Ton Paradis,
ô le Plus Miséricordieux des miséricordieux.*

Récits célestes

82 | QUAND L'AMOUR EST DISCIPLINÉ : DE LA PASSION DE L'ÂME À L'AMOUR DE DIEU

Par Cheikh Abdelkader Belabdi

L'amour n'est pas une voie unique, pas plus qu'il n'est un sentiment innocent qu'on laisserait à lui-même, sans examen ni questionnement. C'est une force discrète qui naît dans le cœur, puis s'insinue dans les décisions et réorganise les priorités, jusqu'à ce que l'être humain, sans même s'en apercevoir, se retrouve attaché à ce qu'il aime et conduit par lui. C'est pourquoi le Coran n'est pas venu pour éteindre cette force, mais pour la purifier et l'éduquer ; car l'amour n'est pas toujours un salut : il est aussi une épreuve subtile, qui révèle vers quoi incline le cœur lorsqu'il est abandonné à lui-même, et vers quelle élévation il peut tendre lorsqu'il est lié à Dieu.

Dans la scène de Joseph, sur lui la paix, ce moment où tout se tait sauf la voix intérieure, les portes furent fermées, l'incitation se fit pressante, et toutes les circonstances qui affaiblissent d'ordinaire la résistance de l'âme étaient réunies. La voie était ouverte à une réponse que nul n'aurait vue, et dont aucun être humain ne l'aurait tenu pour responsable. Un instant où, si l'homme était abandonné à ce vers quoi incline son âme, il trouverait sans peine assez d'excuses pour se justifier. Mais un seul mot vint rompre tout cela : « *Allah m'en préserve !* » Ce mot n'était pas le simple refus d'une tentation passagère ; il était le choix d'une mesure immuable, qui donne la primauté à l'amour de Dieu sur tout autre appel.



Ainsi, le corps sortit vers la prison, tandis que le cœur demeura libre. C'est là que se révèle, dans toute sa profondeur, cette différence silencieuse : être enchaîné dans un lieu, ou être enchaîné au plus intime de soi-même.

Et dans le premier récit de sang versé sur terre, celui de Caïn, se dessine une scène tout autre. Deux frères se font face : il n'y a entre eux ni guerre, ni hostilité apparente ; mais, au-dedans, une âme a commencé à s'incliner vers elle-même plus qu'il ne convient. Le problème n'était pas l'absence de sentiment, mais le dérèglement de sa mesure : l'amour de soi, au lieu de demeurer une disposition naturelle réglée par le sens et la vérité, s'est mué en inclination hypertrophiée, incapable d'accepter que le droit et la justice lui soient supérieurs.

Lorsque cette inclination s'est installée dans le cœur, son possesseur n'a plus vu que lui-même, ni pesé les choses qu'à son propre poids. Alors la parole est sortie, lourde de menace : « *Je te tuerai assurément.* » Ce ne fut pas un brusque accès d'emportement, mais l'aboutissement d'un cheminement silencieux où l'âme, peu à peu, enjolive et égare, jusqu'à ce qu'il devienne plus facile de rejeter la vérité que d'accepter qu'un autre la devance. C'est ici que se révèle le visage de l'amour lorsqu'il dévie : il n'est plus une miséricorde qui affine et discipline, mais devient un parti pris aveugle, qui justifie, pousse à l'acte, et fait taire ce qui subsiste encore de la voix de la justice.

Entre ces deux scènes s'étend une troisième image, plus paisible et d'une portée plus profonde encore, tirée de la vie d'Abou Bakr el-Siddiq, qu'Allah l'agrée. On n'y voit ni conflit manifeste, ni instant de tension extrême ; pourtant, elle révèle ce que devient l'amour lorsqu'il s'enracine et porte du fruit. C'est une proximité constante, une compagnie ininterrompue, des attitudes qui se répètent dans l'épreuve avant l'aisance.

Ici, l'amour n'était pas une parole proclamée, mais un état perceptible : dans une générosité qui n'attend aucune contrepartie, dans une fermeté qui ne vacille pas lorsque d'autres chancellent, et dans une fidélité qui ne fait que croître à mesure que grandit la proximité.

Ainsi, l'amour cesse d'être un simple sentiment en quête de confort ; il devient une disposition qui règle la conduite, oriente les choix, et rend l'homme plus vigilant envers lui-même, pas moins.

Et tout au long de cet horizon, le Coran établit une mesure infaillible : « *Ceux qui ont cru sont les plus ardents dans leur amour pour Allah.* » Puis il ne laisse pas cet amour suspendu dans l'intériorité ; il le lie à ce qui se manifeste au-dehors : « *Dis : si vous aimez Allah, suivez-moi.* » Il ne suffit donc pas que le cœur soit rempli d'un sentiment, si son effet ne se reflète pas dans la voie que l'on choisit et dans la conduite que l'on adopte. C'est ici que se marque la différence : entre un amour que l'on dit, et un amour que l'on voit.

A une époque où l'on parle abondamment de l'amour comme d'une justification, cette vérité apparaît avec une force d'autant plus tranquille : l'amour, lorsqu'il est laissé sans discipline, ne restera plus ce qu'il est ; il prend la forme de ce qui le nourrit. Il peut devenir une dépendance qui fait perdre à l'être humain son équilibre, ou un désir de possession qui vide l'autre de sa signification, ou bien encore une gravitation autour de soi qui se pare du nom de sentiment. Mais lorsqu'il est éduqué et purifié, il devient une force qui construit, ordonne, élève, et rétablit l'ordre du dedans avant celui du dehors.

Dès lors, la question n'est plus de savoir si l'amour existe, mais vers quoi il s'oriente ; non quelle est sa puissance, mais ce qu'il produit en celui qui le porte. Car il peut ouvrir le chemin comme il peut l'égarer ; il peut libérer comme il peut asservir. Et c'est entre ces deux issues que se forme le destin. Celui qui l'a compris ne cherche plus seulement qui aimer, mais comment aimer... car c'est dans la manière, non dans la multitude, que s'écrit la fin de l'histoire.

LE SAVIEZ VOUS ?

86

Par Cheikh Khaled Larbi

L'AMOUR VÉRITABLE N'EST PAS LIBRE : IL ÉLÈVE, IL ENGAGE, IL PROTÈGE

*Aimer, est-ce suivre ses désirs ou apprendre à les taire ?
Aimer, est-ce prendre sans donner,
ou donner sans se distraire ?
Aimer, est-ce fuir toute chaîne, ou choisir ce qui libère ?
Aimer... ou simplement plaire ?*

✓ Où est l'amour véritable ?

Dans un monde où l'amour est devenu synonyme de liberté absolue, une vérité essentielle s'est discrètement effacée : l'amour véritable n'est pas libre au sens moderne, il est orienté, encadré, et profondément engageant. Aujourd'hui, on nous répète : « aime qui tu veux, comme tu veux, quand tu veux ». Mais cette vision, séduisante en apparence, repose sur une illusion : celle que l'amour peut exister sans responsabilité, sans limite, sans conséquence. Or, tout amour qui ne s'inscrit pas dans un cadre finit par se consumer lui-même.

✓ Il élève

L'amour véritable élève. Il ne tire pas vers le bas, il ne banalise pas, il ne détruit pas les repères. Il pousse à devenir meilleur, à purifier ses intentions, à maîtriser ses pulsions. Comme le disait Ibn El-Qayyim : « L'amour est un mouvement du cœur vers ce qu'il considère comme parfait. » Ainsi, aimer réellement, ce n'est pas suivre aveuglément ses envies, mais reconnaître ce qui est digne d'être aimé.

✓ Il engage

L'amour véritable engage. Il implique un choix. Un effort. Une fidélité. Aimer, ce n'est pas ressentir seulement, c'est tenir. C'est rester quand l'émotion s'apaise. C'est respecter, même quand le désir fluctue.

C'est honorer même quand personne ne regarde. Dans l'islam, l'amour n'est jamais dissocié de la responsabilité. Le Prophète ﷺ a dit : « Le meilleur d'entre vous est le meilleur envers sa famille. » Ce hadith ne parle pas d'émotion, mais de comportement. Preuve que l'amour se mesure dans les actes, pas dans les sensations.

✓ Il protège

La liberté sans repère n'est pas une liberté, c'est une dérive. Lorsqu'on retire à l'amour ses limites, il ne devient pas plus pur... Il devient instable. On confond alors attachement et dépendance, passion et possession, liberté et abandon. Résultat : des relations fragiles, des cœurs épuisés, des promesses sans lendemain. Les limites ne restreignent pas l'amour, elles le protègent. Comme les berges protègent la rivière, comme le cadre donne sens au tableau, comme la gravité maintient les étoiles. Les règles donnent à l'amour sa direction et sa dignité. Sans elles, il se disperse. Avec elles, il s'élève.

Aimer vraiment, c'est accepter de ne pas tout permettre. C'est comprendre que certains renoncements ne sont pas des pertes, mais des preuves. Renoncer à ce qui abîme, à ce qui détourne, à ce qui contredit le bien. Car au fond, tout amour sincère cherche à durer, et ce qui dure nécessite des fondations. Alors non, aimer n'est pas être libre de tout faire. C'est être libre de choisir ce qui est juste, même quand c'est difficile à faire.

*Car l'amour qui élève n'est jamais éphémère...
Et l'amour qui engage devient lumière.*

Le Coran m'a appris

44 | QUAND LE CŒUR AIME SINCÈREMENT, LES LIMITES DEVIENNENT LUMIÈRE

Par Cheikh Khaled Larbi

*Aimer, est-ce brûler sans cadre...
ou éclairer sans consumer ?
Aimer, est-ce franchir toutes les limites...
ou comprendre pourquoi elles existent ?
Aimer, est-ce suivre son cœur aveuglément...
ou lui apprendre à voir clairement ?
Aimer... ou enfin s'élever ?*

Le Coran ne vient pas éteindre l'amour. Il vient le purifier, le redresser, et lui donner une direction. Car le cœur humain, livré à lui-même, peut aimer ce qui le détruit... Mais guidé par la Révélation, il apprend à aimer ce qui l'élève. Le Coran m'a appris que l'amour sans limite devient une perte. Allah dit :

« **Il se peut que vous aimiez une chose alors qu'elle est un mal pour vous...** »
SOURATE EL-BAQARA, 2:216

Ce verset brise une illusion moderne : tout ce que tu aimes n'est pas forcément un bien pour toi. L'amour, s'il n'est pas éclairé, peut aveugler. Il peut te faire justifier l'injustifiable, tolérer l'intolérable, et poursuivre ce qui te nuit. Le Coran m'a appris que les limites ne sont pas des barrières, mais des lumières. Allah dit :

« **Voilà les limites d'Allah, ne les transgressez pas.** »
SOURATE EL-BAQARA, 2:229



Ces limites ne sont pas là pour restreindre la vie... Mais pour empêcher le cœur de se perdre. Comme un phare dans la nuit, elles ne bloquent pas le voyage, elles empêchent le naufrage. Le Coran m'a appris que l'amour sincère se prouve. Allah dit :

« **Allah aime ceux qui se repentent, et Il aime ceux qui se purifient.** »
SOURATE EL-BAQARA, 2:222

L'amour d'Allah n'est pas un sentiment passif. Il appelle à un effort : revenir, corriger, s'élever. Le Prophète ﷺ a dit : « *Aucun de vous ne croit vraiment tant qu'il n'aime pas pour son frère ce qu'il aime pour lui-même.* » Ainsi, l'amour véritable déborde de soi. Il devient justice, bienveillance, responsabilité.

Le Coran m'a appris que le cœur peut être éduqué. Allah dit :

« Ce jour-là, ni les biens ni les enfants ne seront d'aucune utilité, sauf celui qui vient à Allah avec un cœur sain. »

SOURATE ECH-CHOU'ARA', 26:88-89

Un cœur sain, ce n'est pas un cœur vide de désir... C'est un cœur discipliné par la vérité.

Une sagesse partagée : Bible et Torah, cette idée n'est pas propre à l'islam.

Dans la Bible, il est dit : « *L'amour est patient, il est plein de bonté ; il ne cherche pas son intérêt.* » (1 Corinthiens 13:4-5)

Et dans la Torah : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force.* » (Deutéronome 6:5)

Ces textes convergent vers une même vérité : l'amour véritable engage tout l'être et dépasse le simple désir.

Les penseurs l'ont compris.

Augustin écrivait : « *Aime, et fais ce que tu veux.* »

Mais cette phrase est souvent mal comprise. Car pour Augustin, aimer réellement, c'est aimer le Bien. Donc, si tu aimes vraiment, tu ne voudras que ce qui est juste.

Ibn El-Qayyim disait dans le même sens : « *Le cœur ne trouve sa paix que dans ce pour quoi il a été créé.* » Ainsi, quand l'amour est purifié, les limites ne sont plus vécues comme des contraintes... mais comme des évidences.

Celui qui aime sincèrement ne voit plus les règles comme des obstacles.

Il ne voit plus la pudeur comme une restriction, mais comme une protection.

Il ne voit plus l'interdit comme une frustration, mais comme une sagesse.

Il ne voit plus l'effort comme une contrainte, mais comme une preuve.

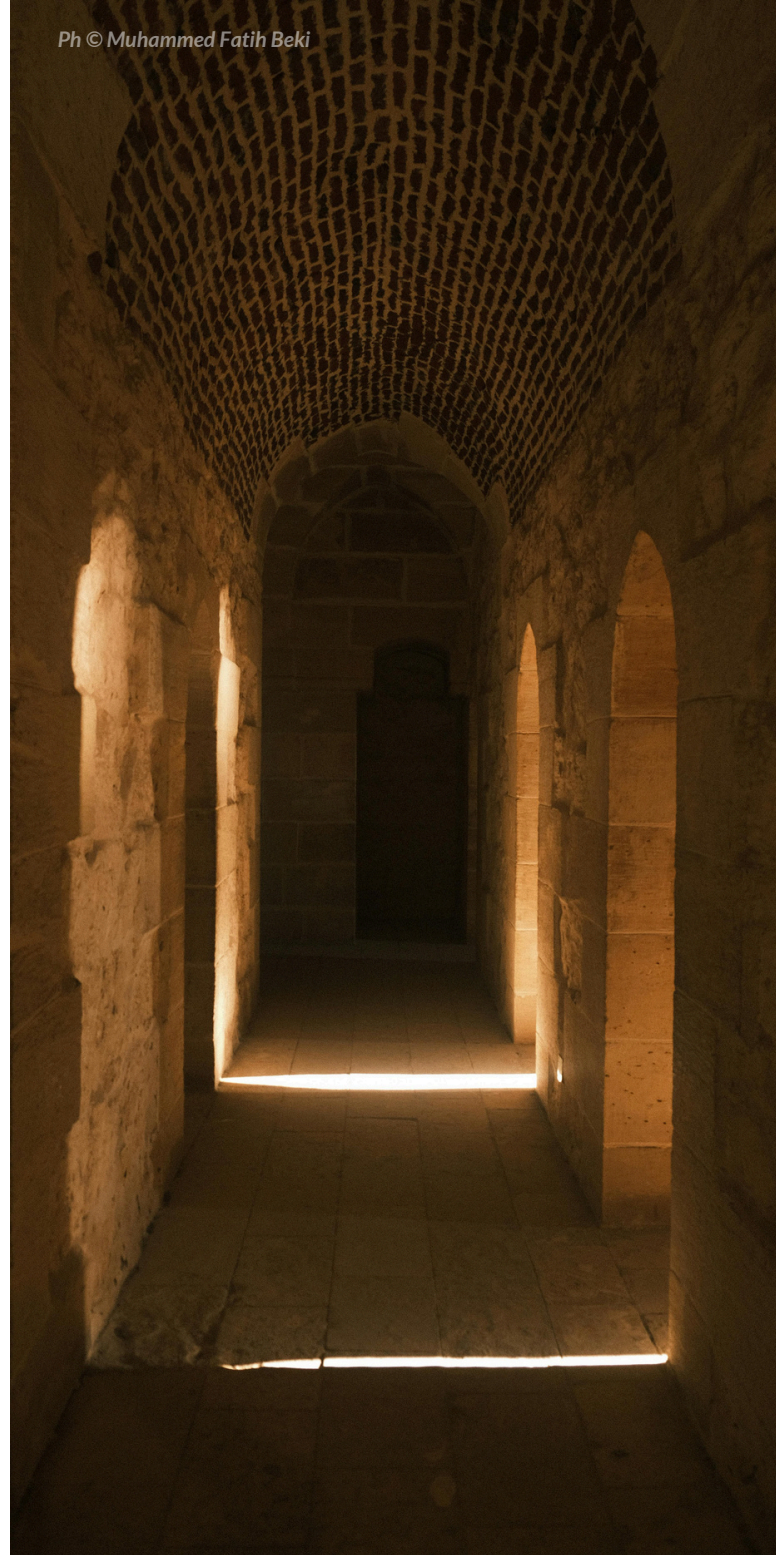
Car son regard a changé.

Il existe deux types d'amour : celui qui consume et laisse des cendres, celui qui éclaire et laisse une trace.

Le premier est impulsif, instable, centré sur soi.

Le second est enraciné, maîtrisé, tourné vers le sens. Le Coran appelle vers le second.

Quand le cœur aime sincèrement, il accepte d'être corrigé, il refuse de se justifier dans



l'erreur, il cherche à s'aligner avec la vérité. Et progressivement... ce qui était difficile devient naturel.

Alors non, les limites ne sont pas l'ennemi de l'amour. Elles sont ce qui lui permet de durer, de s'élever, et de ne pas se trahir.

Car lorsque le cœur apprend à aimer avec vérité... ce qui semblait barrière devient lumière, et ce qui semblait contrainte devient pureté. ■

Djalâl ad-Dîn Rûmi

LORSQUE L'AMOUR
FAÇONNE UN HOMME

Par Ahmed Moussa

La vie de Djalâl ad-Dîn Rûmi ne fut pas seulement la trajectoire d'un poète de passage dans les anthologies littéraires ; elle constitua une trame vivante de liens, de foyers, de nostalgie et de rencontres, qui façonnèrent l'homme avant d'engendrer le sage. Il naquit au sein d'une famille de savoir, et son père, Bahâ' ad-Dîn Walad, exerça une influence décisive sur sa formation, non seulement en tant que père, mais aussi comme premier guide, semant en lui tout ensemble les germes de la connaissance et ceux de la vie spirituelle. Ainsi, dès son enfance, Rûmi vécut à la croisée de la chaleur familiale et de l'exigence du savoir, comme si son existence s'était d'emblée établie dans un équilibre entre le cœur et l'esprit.

Au fil des longs voyages de sa famille, Rûmi ne connut pas une enfance stable au sens ordinaire du terme, mais une enfance itinérante, au cours de laquelle il voyait les villes changer et les visages se succéder. Cet exil précoce l'attacha plus étroitement encore aux siens, comme si la maison n'était plus un lieu, mais des êtres qu'il emportait avec lui partout où il allait. Finalement, la famille s'établit à Konya, où les contours de sa vie personnelle commencèrent à se dessiner plus nettement.

Rûmi se maria et mena, en apparence du moins, une vie familiale relativement paisible. Il fut époux et père ; il n'était pas coupé des réalités du quotidien, comme on se plaît parfois à l'imaginer à propos des mystiques. Il était présent dans sa maison, proche de ses enfants, notamment de son fils Sultan Walad, qui ne fut pas seulement son fils, mais aussi son prolongement spirituel, portant quelque chose de son secret et perpétuant son empreinte après lui. Comme si le lien qui les unissait n'avait pas été seulement celui du sang, mais aussi celui d'un sens transmis d'un cœur à l'autre.

Mais cette existence, malgré son calme apparent, recelait en elle de profondes métamorphoses, surtout après l'entrée de Shams de Tabriz dans sa vie. Cette rencontre ne fut pas

une simple amitié : elle constitua un événement qui bouleversa jusqu'à son entourage le plus proche. Rûmi changea ; il se tourna vers un monde intérieur nouveau, ce qui suscita l'étonnement de ceux qui l'entouraient, et même l'inquiétude de certains membres de sa famille ainsi que de ses disciples. C'est comme si sa vie intime elle-même avait été mise à l'épreuve, entre l'image à laquelle les autres étaient accoutumés et l'être qu'il devint après cette transformation.

Lorsque Shams disparut, cette perte ne fut pas, pour Rûmi, la simple disparition d'un ami : elle constitua une blessure intime et profonde, dont l'écho se répercuta sur sa vie quotidienne, sur ses relations et sur sa manière d'être. Il devint plus recueilli, plus absorbé en lui-même, plus proche encore de ce monde intérieur que Shams lui avait révélé. Comme si sa douleur n'avait pas été un simple effondrement, mais une refonte de son être depuis les profondeurs ; dès lors, il continua de vivre parmi les hommes, tout en habitant, au plus secret de lui-même, un espace que nul ne pouvait partager.

Au sein de sa maison, Rûmi ne se départit ni de son rôle de père ni de celui de maître ; il continua d'assumer l'un et l'autre, élevant ses enfants tout en guidant ses disciples. Sa vie personnelle et sa vie publique s'entrelacèrent ainsi jusqu'à ne plus former qu'une seule réalité, impossible à dissocier. Car l'homme qui écrivait sur l'amour était aussi celui qui vivait ses relations humaines dans toute leur densité, avec ce qu'elles comportent de proximité et d'éloignement, de présence et d'absence.

Et lorsque sa fin approcha, sa vie ne se referma pas sur elle-même ; elle s'était au contraire élargie, au point que sa demeure, en son sens symbolique, en vint à englober tous ceux qu'il avait touchés et tous ceux qui trouvaient dans ses paroles l'écho de quelque chose enfoui en eux-mêmes. C'est pourquoi on ne le considéra pas seulement comme le père d'une famille, mais comme le père d'un sens, qu'il laissa vivant après son départ. Comme si, en définitive, sa vie personnelle n'avait été que le chemin par lequel il était parvenu à cette dimension universelle qui dépasse les limites du temps et de l'espace.

Regard fraternel

100 | LES TRADITIONS RELIGIEUSES RÉVÈLENT LE VRAI SENS DE L'AMOUR

Par Nassera Benamra

A travers les grandes traditions spirituelles, l'amour ne se résume jamais à un simple sentiment. Du judaïsme au christianisme, de l'islam au bouddhisme, il apparaît comme une manière de vivre, de se relier aux autres et de donner du sens à ses actes. Derrière des mots différents, une même idée se dessine, celle de l'amour véritable qui se construit, se pratique et se manifeste au quotidien.

Dans le Judaïsme

L'amour «ahava» pour cette croyance, n'est pas seulement un sentiment, il est profondément lié à l'action, à la relation et à l'engagement. Il est au cœur de la vie spirituelle et éthique. La Torah, dans le Lévitique (19:18), énonce ce commandement : « *aime ton prochain comme toi-même* », que Rabbi Akiba considérait comme le « grand principe » de la Torah. Cet amour ne se limite pas à un sentiment, il se traduit par des actes concrets tels que : ne pas se venger, prendre soin des autres et accueillir l'étranger (Lévitique 19:34).

La Bible évoque aussi différentes formes d'amour : l'amour entre Jacob et Rachel (Genèse 29:20), l'amitié entre David et Jonathan (1 Samuel 20:41-42 ; 2 Samuel 1:26), ou encore l'amour de Dieu, appelé à être total (Deutéronome 6:4-5).

Mais surtout, l'amour est une pratique. Il se vit dans la relation à l'autre, dans les gestes du



quotidien et dans la manière de construire une communauté plus juste. C'est souvent au sein de la famille que l'on apprend à aimer ainsi, avant de faire de cet amour une attitude durable tout au long de la vie.

Dans le Christianisme

Le christianisme place l'amour au sommet de tous les commandements. Jésus-Christ enseigne : « *Aimez-vous les uns les autres* » et « *Aimez vos ennemis* » saint Paul en donne une définition célèbre. (1 Corinthiens 13:4-8) un amour patient, humble, fidèle, qui « *supporte tout* ».

L'amour est au centre de toute la vie humaine. La Bible en parle comme d'une réalité vivante, qui guide les croyants dans leur manière de vivre et de se relier aux autres. Cet amour se retrouve notamment dans l'appel à aimer son prochain, rappelé dans la Lettre aux Galates (5:13-14), comme une manière concrète de vivre sa foi au quotidien.

Mais cet amour ne se résume pas à un sentiment. Il se construit dans les gestes, les attitudes et les choix de chaque jour. Saint Paul en donne une description marquante dans la Première Lettre aux Corinthiens (13:4-8) : un amour patient, bienveillant, qui ne cherche pas son intérêt et qui reste fidèle, même dans l'épreuve. C'est un amour exigeant, mais profondément humain.

La Bible insiste aussi sur une idée essentielle, aimer, ce n'est pas seulement dire, c'est agir. « *N'aimons pas en paroles ou en langage, mais en actes et en vérité* » (1 Jean 3:17-18). L'amour prend ainsi tout son sens dans l'attention portée aux autres, dans l'entraide, le pardon et la solidarité.

L'amour chrétien trouve son modèle dans l'amour de Dieu lui-même, un amour gratuit, offert à tous, sans condition. A travers la vie et le sacrifice de Jésus, cet amour devient un exemple à suivre : aimer sans attendre en retour, persévérer malgré les difficultés, et faire de l'amour une force qui transforme la vie.

Dans l'Islam

Dans le Coran, l'amour n'est pas exprimé par un seul mot, mais par plusieurs nuances tels que « *ḥub* » (حب) qui est l'amour au sens général, on trouve aussi « *mawadda* » (مودة) qui une affection profonde et stable qui perdure dans le temps, amour tendre (souvent dans le couple), « *rahma* » (رحمة) miséricorde, compassion qui peut être une forme essentielle d'amour et « *chaghaf* » (شغف).

En islam, l'amour n'est pas une simple émotion passagère ni une célébration limitée par le temps. Il est une réalité profonde, structurée par la foi, la morale et la miséricorde. Le Coran lui donne plusieurs nuances à travers des mots riches dans leurs sens, chacun de ces termes éclaire une dimension de l'amour authentique. L'amour, dans sa source première, est celui d'Allah. Il est à la base de toute orientation spirituelle : « *Mais ceux qui ont la foi sont les plus ardents dans l'amour d'Allah.* » (Coran 2:165).

Cet amour divin n'est pas abstrait, il se manifeste dans la manière dont le croyant aime

les autres, agit avec justice et cherche le bien. Le Coran relie ainsi l'amour à la droiture et aux actes concrets. Dans le couple, l'amour n'est pas décrit comme une passion éphémère, mais comme une construction fondée sur la tranquillité et la miséricorde : « *Et parmi Ses signes, Il a créé pour vous des épouses afin que vous trouviez auprès d'elles la tranquillité (sakinah), et Il a mis entre vous affection (mawadda) et miséricorde (rahma).* » (Coran 30:21). Ce verset montre que l'amour en islam est un équilibre, il apaise, il protège, il élève, et il s'inscrit dans la durée. Il ne se réduit pas à des manifestations extérieures, mais à une harmonie intérieure et à une responsabilité mutuelle.

Entre les croyants, l'amour prend aussi une dimension communautaire et spirituelle. Il devient fraternité, solidarité et entraide : « *Les croyants ne sont que des frères. Établissez donc la réconciliation entre vos frères.* » (Coran 49:10)

Il est lié directement à la foi elle-même. Le Prophète (paix et bénédictions sur lui) a dit : « *Vous n'entrerez pas au Paradis tant que vous ne croirez pas, et vous ne croirez pas tant que vous ne aimerez pas les uns les autres. Répandez la salut entre vous.* » (Mousslim).



L'amour en islam n'est pas une invention sociale ni une occasion ritualisée. Il est un mode de vie, aimer pour Allah, aimer avec sincérité, aimer dans le respect et la dignité, sans excès ni déviation.

Le Coran insiste aussi sur le fait qu'Allah aime certaines qualités humaines, ce qui montre que l'amour est lié à la conduite : « Allah aime les bienfaisants. » (Coran 2:195) « Allah aime les justes. » (Coran 49:9) « Allah aime ceux qui se repentent et ceux qui se purifient. » (Coran 2:222).

L'amour véritable en islam est global, il relie le cœur à Dieu, l'individu à sa famille et la société à la justice. Il est à la fois sentiment, comportement et élévation spirituelle.

Dans le Bouddhisme

Dans le bouddhisme, aimer ne signifie pas s'attacher, mais vouloir sincèrement le bien des autres. Cet amour se vit à travers « *mettā* », la bienveillance, et « *Karuna* », la compassion, cette capacité à reconnaître la souffrance et à chercher à l'apaiser.

Il ne s'agit pas d'un amour possessif ou dépendant, mais d'un élan libre, sans attente. Il s'étend à tous, proches, inconnus, et même à ceux avec qui les relations sont plus difficiles.

Bouddha enseigne que cet amour se cultive avec le temps, notamment par la méditation. Aimer devient alors un choix, une manière d'être qui se traduit concrètement par la patience, la générosité et la non-violence, c'est un chemin vers plus de paix intérieure et d'harmonie avec les autres.

A vrai dire, ces traditions religieuses ne décrivent pas seulement l'amour, elles nous apprennent à le vivre. Un amour qui se prouve dans les gestes, se renforce dans l'épreuve et s'élève dans la foi. Qu'il soit appelé *ahava*, charité, *Rahma*, *maouda* ou *Karuna* il porte une même exigence, Sortir de soi pour aller vers l'autre, avec justice, patience et miséricorde. Car c'est peut-être là que réside sa vérité la plus profonde. L'amour n'est pas seulement ce que l'on ressent, mais ce que l'on choisit de faire, chaque jour. ■



LA JEUNESSE FRANÇAISE DE CONFESSION MUSULMANE

Découvrons-la

25- EXPLIQUER AUX JEUNES LE SENS DE « L'AMOUR EN DIEU »

Par Cheikh Abdelali Mamoun

- « Ya cheikh ! Ya Cheikh ! C'est quoi l'amour en Dieu ?
- Bon d'abord, Tu dois demander la parole en levant la main, mon cher Ahmed, c'est bien comme ça que tu t'appelle, n'est ce pas ?
- Oui, en effet, désolé, mais, pouvez vous répondre à cette question ?
- Même si ce n'est pas le thème d'aujourd'hui, je vais satisfaire ta demande mon cher Ahmed.
- L'amour en Dieu est un amour désintéressé et particulier, ancré dans une spiritualité sublime qui transcende les simples intérêts et les sentiments ordinaires. C'est un amour fondé sur la foi, où un croyant aime son frère croyant, simplement parce qu'ils partagent la même foi en Dieu et désirent tous deux ses faveurs. Cet amour conduit à la paix intérieure et à la sérénité, contribuant à l'édification d'une société unie, empreinte de compassion et de coopération. La récompense pour cet amour est immense, à tel point que Dieu a promis à ceux qui s'aiment pour Lui, sa protection sous l'ombre de son trône, le Jour où il n'y aura d'autre ombre que la sienne.
- Macha Allah ! On dirait un Saint qui parle, Cheikh. Mais, comment on sait si on aime quelqu'un en Dieu ?
- Et bien, il y a 4 signes qui démontrent cet amour en Dieu.

D'abord il y a le conseil et l'orientation : Celui qui aime par amour pour Dieu est soucieux de conseiller et d'orienter son frère croyant et se sent responsable envers lui. Il ne permet pas à son frère de s'égarer, mais s'efforce plutôt de l'aider à suivre le droit chemin.

Ensuite, la coopération dans la justice et la piété : Celui qui aime par amour pour Dieu cherche toujours à coopérer avec ceux qu'il aime, dans les bonnes œuvres et les actes d'obéissance, à les soutenir dans les moments difficiles et à les aider à accomplir des actes d'adoration et de dévotion.

Aussi, par amour pour son frère, il réalise des prières en son absence : Un signe d'amour véritable pour Dieu est que le croyant consacre du temps à prier pour son frère à son insu, demandant à Dieu le bien-être et la réussite de ce dernier, dans cette vie d'ici bas et dans l'au-delà.

Enfin la prévenance et le sacrifice : Celui qui aime pour l'amour de Dieu se soucie des affaires de son frère et s'efforce de lui offrir son aide en



cas de besoin, allant même jusqu'à sacrifier ce qu'il possède si nécessaire, croyant que cela le rapproche de Dieu et accroît l'amour que Dieu lui porte.

– Donc la récompense d' « aimer en Dieu » c'est tout simplement le fait d'être aimé de Dieu, n'est-ce pas ?

– Oui, exactement, aimer son prochain permet d'obtenir l'Amour d'Allah. L'Imam Malik et Ahmed Ibn Hambal (qu'Allah les couvre de sa miséricorde) rapportent un hadith Qodossi, c'est-à-dire, un hadith dont le sens vient de Dieu mais prononcé avec les mots du Prophète Mohamed (Paix et Salutation d'Allah sur lui) et dans lequel Dieu dit : Mon amour s'impose pour deux personnes qui s'aiment en Moi, qui restent ensemble pour Moi, qui se rendent visite pour Moi, et qui s'entraident pour Moi.

Mais pas que cela. S'aimer en Dieu t'apporte de la sérénité et du bien-être. C'est en soi, une source de bonheur, car attiser le feu de la haine envers ceux que tu côtoies ne te donnera que du mal-être et engendrera une souffrance intérieure qui transforme ton existence en enfer permanent et noircit ton cœur.

Et enfin parmi ces avantages, il y a aussi le fait qu'il renforce l'altruisme et l'esprit de solidarité entre les gens, conduisant à la construction d'une société compatissante et solidaire.

– C'est magnifique Cheikh !

– Attends, je n'ai pas fini de t'en mettre plein la vue ; Écoutes ce Hadith : Selon le compagnon du Prophète Mou'adh ibn Jabal (qu'Allah l'agrée), j'ai entendu le Messager d'Allah (que la paix et les bénédictions soient sur lui) dire : « Allah, le Très-Haut, a dit : "Ceux qui s'aiment les uns les autres pour ma cause auront des chaires de lumière, et les prophètes et les martyrs les envieront le jour de la résurrection." » (Rapporté par Et-Tirmidhi).

Et d'après Omar ibn al-Khattab, le Prophète Mohammed (que la paix et les bénédictions soient sur lui) a dit : « Parmi les serviteurs d'Allah, il y a des gens qui ne sont ni prophètes ni martyrs, et pourtant les prophètes et les martyrs les envieront le Jour de la Résurrection pour leur position auprès d'Allah, le Très-Haut. » Ils demandèrent : « Ô Messager d'Allah, dis-nous qui ils sont ? » Il dit : « Ce sont des gens qui s'aiment par amour pour Allah, sans aucun lien de parenté ni échange de biens. Par Allah, leurs visages rayonneront et ils seront baignés de lumière. Ils ne craindront point quand les gens craindront, et ne s'affligeront point quand les gens s'affligeront ». Il récita ensuite ce verset : « En vérité, les alliés d'Allah ne connaîtront aucune crainte et ne seront point affligés. » (Sourate Yunus : verset 62). (Rapporté par Abou Dawoud et Ibn Hibban selon une chaîne authentique).

– Waw ! Je reste ébahi par ces paroles magnifiques, quelle belle religion que nous avons là, ya Cheikh ! Merci, je crois avoir bien compris le sens de cet amour en Dieu...





Saint Augustin
Vitrail de l'église Notre-Dame des Victoires au Sablon, Bruxelles

Résonances abrahamiques

25 | “AIME ET FAIS
CE QUE TU VEUX” :
COMPRENDRE LA CÉLÈBRE
CITATION DE SAINT AUGUSTIN

Par Raphaël Georgy

Loin d'être un appel au laxisme ou au relativisme, cette citation d'un sermon de saint Augustin, alors évêque d'Hippone dans l'Algérie actuelle, résume toute l'exigence que requiert la liberté du croyant.

En l'an 407, durant la semaine de Pâques, Augustin prend la parole dans un contexte particulièrement tendu. Depuis l'an 311, l'Église d'Afrique du Nord est divisée entre le catholicisme romain et les dissidents donatistes. Pour ces derniers, les évêques et les prêtres qui ont livré les Écritures saintes aux autorités romaines durant les persécutions, ont perdu toute légitimité : les sacrements qu'ils administrent sont nuls et seule une Église composée de chrétiens qui n'ont jamais failli peut prétendre transmettre la grâce de Dieu. Face à ce schisme, Augustin répond que l'efficacité des sacrements ne dépend pas de la sainteté du ministre qui les confère, mais de la grâce de Dieu qui agit à travers eux. L'Église n'est pas une communauté de parfaits, mais un corps vivant où pécheurs et justes cheminent ensemble, portés par la charité, l'amour reçu de Dieu. C'est dans ce contexte de division qu'Augustin prononce cette formule devenue célèbre : « Ainsi, voilà le court précepte qu'on te dicte : Aime et fais ce que tu veux. Si tu te tais, tais-toi par amour ; si tu cries, crie par amour ; si tu corriges, corrige par amour ; si tu pardones, par-

donne par amour. Qu'au-dedans se trouve la racine de la charité. De cette racine, rien ne peut sortir que de bon. ».

« L'intérêt de cette formule, qui a parfois été comprise comme le manifeste de l'anarchisme, tient à la distinction qu'elle opère entre intention et action, explique Marie-Anne Vannier, professeure de théologie catholique et rédactrice en chef de *Connaissance des Pères de l'Église*, interrogée par Iqra. Augustin y montre que certaines actions peuvent paraître bonnes, mais si leur intention est mauvaise, elles ne le sont pas. En revanche, d'autres, comme éviter à un enfant de tomber dans un étang, peuvent paraître rudes, mais elles sont, au contraire, nécessaires. Lorsque le ressort de l'agir est l'amour, alors intention et action coïncident, et on est parfaitement libre ».

Augustin fait une grande différence entre amour et convoitise, qui serait un amour centré sur soi, cherchant son propre intérêt à travers l'autre. « La charité, au contraire, est l'amour ordonné ultimement à Dieu », explique Isabelle Bochet, professeure aux Facultés Loyola Paris. Augustin écrit dans *La doctrine chrétienne* : « J'appelle charité le mouvement de l'âme qui la porte à jouir de Dieu pour lui-même et de soi comme du prochain, pour Dieu ; et j'appelle convoitise le mouvement de l'âme qui la porte à jouir de soi, du prochain et de n'importe quel corps sans que ce soit pour Dieu. »

« Il ne s'agit pas de n'importe quel amour, mais de



Saint Augustin par Philippe de Champaigne
XVIIe siècle, Musée d'Art du comté de Los Angeles

l'amour de charité, confirme le Frère Hugues Vermès, spécialiste d'Augustin. L'adage se dit en effet en latin 'dilige et quod vis fac' et non 'ama et quod vis fac' : or dans le langage de saint Augustin, si le vocabulaire de l'amor (amare) peut désigner un amour bien ou mal orienté, celui de la caritas ou de la dilectio (diligere) désigne en revanche spécifiquement le bon amour : amour de Dieu pour nous, amour que nous avons pour Dieu et notre prochain. »

Mais revenons au texte biblique commenté par Augustin. « L'amour est de Dieu et tout homme qui aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu, parce que Dieu est amour », lit-on dans la première épître de Jean 4, 7-8. Ce court texte du Nouveau Testament est attribué par la tradition à l'apôtre Jean et adressé à des communautés chrétiennes d'Asie Mineure, vers la fin du I^{er} siècle. « Si Dieu est la source de tout amour véritable, il est impossible d'aimer son prochain, sans aimer en même temps Dieu », commente Isabelle Bochet.

Augustin, un des théologiens les plus influents du christianisme latin avec Thomas d'Aquin, est aussi marqué par la redécouverte de l'intériorité et du travail que doit faire chaque croyant sur lui-même, comme l'explique le Frère Hugues Vermès : « Le vouloir du "aime et fais ce que tu veux" n'est pas un vouloir instantané, mais le fruit d'un discernement, d'une interrogation du cœur, devant Dieu. Augustin nous invite en outre à comprendre notre amour comme un don de Dieu, un don à demander dans la prière. Par cet adage, l'évêque d'Hippone nous rappelle enfin l'importance de la correction fraternelle : nous sommes responsables de notre frère, lorsque celui-ci s'éloigne de Dieu et de son prochain. »

En commentant ce passage biblique en apparence anodin, Augustin précise un enseignement chrétien majeur, qui peut inspirer des croyants de toutes convictions quand il est bien compris. « Augustin rappelle souvent que toute la loi chrétienne se résume à la loi de l'amour, souligne le jésuite Alban Massie, enseignant en

patristique. Ainsi peut-il dire paradoxalement que celui qui aime n'a plus besoin de la loi : non parce qu'il s'en affranchit, mais parce qu'il en réalise intérieurement l'exigence. Selon Augustin, la liberté chrétienne ne consiste donc pas dans l'indétermination ou l'arbitraire, mais dans la libération de tout ce qui entrave l'amour : égoïsme, orgueil, injustice. Dès lors, "faire ce que tu veux" signifie : agis selon une volonté transformée par la charité divine. Ainsi comprise, la formule ne relativise pas l'éthique chrétienne ; elle en donne au contraire le principe le plus exigeant et le plus intérieur ». En

l'an 411, un concile convoqué à Carthage visera à réconcilier catholiques et donatistes, comme le souhaitait l'évêque d'Hippone.

« Dans son dialogue avec l'islam, le pape Benoît XVI, très proche de la pensée d'Augustin, insistait beaucoup sur cette question de l'amour, commun aux deux religions, rappelle Alban Massie. Le Dieu de l'islam est aussi un Dieu qui nous pousse à aimer. Tout ce qui contribue à la fraternité, à l'amour, c'est cela qui nous permet d'avancer dans le dialogue. »



Ph © Simone Risoluti / Vatican Media



L'Amour et l'Islam

Par Hanane Saïdi

Il existe une idée reçue, tenace comme toutes les idées reçues, selon laquelle l'islam serait religion de loi, de contrainte et une tradition du commandement plutôt qu'une invite à la tendresse divine. Cette représentation, héritée des polémiques médiévales et renforcée par les caricatures contemporaines, méconnaît profondément la réalité d'une tradition dans laquelle l'amour, au sens le plus subtil du terme, occupe une place centrale.

Non seulement l'amour est présent dans le Coran, mais il en est, pour les plus grands esprits de la tradition, le principe organisateur, la raison ultime de la création, le lien fondamental entre Dieu et l'homme.

Affirmer que l'islam est une religion de l'amour n'est pas une concession à l'irénisme, ni une tentative de maquillage apologétique. C'est une affirmation rigoureusement fondée sur quatorze siècles d'une tradition spirituelle foisonnante, de Jalal al-Din Rumi à l'imam al-Ghazali en passant par Ibn 'Arabi.

La langue arabe est, quoi qu'on en pense, d'une précision qui confond les autres langues. Là où le français dit amour et l'anglais dit love, des mots uniques, passe-partout, quelque peu usés à force de servir à tout, l'arabe coranique déploie un lexique riche de nuances.

Comprendre l'amour dans le Coran suppose d'abord de distinguer ses différents noms.

Commençons par la racine principale : h-b-b (-ح-ب-ب), dont dérive le mot *hubb*, amour. Dans ses diverses formes, cette racine apparaît dans le Coran sous environ quatre-vingt-quinze occurrences, formant l'un des champs sémantiques les plus denses du Texte sacré. Mais ce n'est pas la seule.

La racine w-d-d (-و-د-د) donne le mot *wudd*, que l'on traduit par affection ou amour tendre. Allah lui-même se désigne sous le nom d'Al-Wadud, en

l'occurrence le Très Affectueux, et ce, dans deux versets fondamentaux. La racine *wudd* donne aussi *mawadda*, qui désigne une tendresse ancrée dans la durée. C'est le mot qu'utilise le Coran dans le verset le plus souvent cité sur l'amour conjugal. Et enfin, la racine r-h-m (-ر-ح-م), qui donne *rahman* et *rahim*, deux épithètes divines qui ouvrent chaque sourate dans la *basmala*. La *rahmah*, souvent traduite par miséricorde, porte en elle une résonance utérine : elle dérive du mot *rahim*, l'utérus maternel, et désigne un amour viscéral et protecteur, celui d'une mère pour son enfant.

Ces quatre lexèmes, *hubb*, *wudd*, *mawadda*, *rahmah*, forment ensemble l'architecture coranique de l'amour. Ils couvrent un spectre qui va de l'amour électif et ardent à la tendresse universelle et inconditionnelle. Ensemble, ils dessinent un Dieu que la théologie islamique classique n'hésitera pas à nommer : un Dieu d'amour. Les versets utilisant la formule Allah *yuhibbu* (Dieu aime) sont nombreux et couvrent un éventail remarquable de vertus et d'attitudes humaines. Dieu aime ceux qui font le bien (*al-muhsinin*). Il aime ceux qui sont équitables (*al-muqsitin*), ceux qui savent se montrer patients (*al-sabirin*).

Chaque occurrence est une invitation : être aimé de Dieu n'est pas un privilège réservé à quelques élus, c'est une possibilité ouverte à quiconque s'engage sur la voie de la vertu.

Mais c'est sans doute le verset 3:31 qui exprime avec le plus de force la réciprocité de cet amour : « Dis : Si vous aimez Allah, suivez-moi, Allah vous aimera et vous pardonnera vos péchés. Allah est Pardonneur, Miséricordieux. » Ce verset, que les exégètes ont nommé *ayat al-mahabbah*, le verset de l'amour, pose le principe d'une relation circulaire : l'homme aime Dieu, suit la voie prophétique, et Dieu répond à cet amour par son amour et son pardon. Ce n'est pas une relation de soumission unilatérale. C'est un dialogue, une correspondance entre la créature et le Créateur.

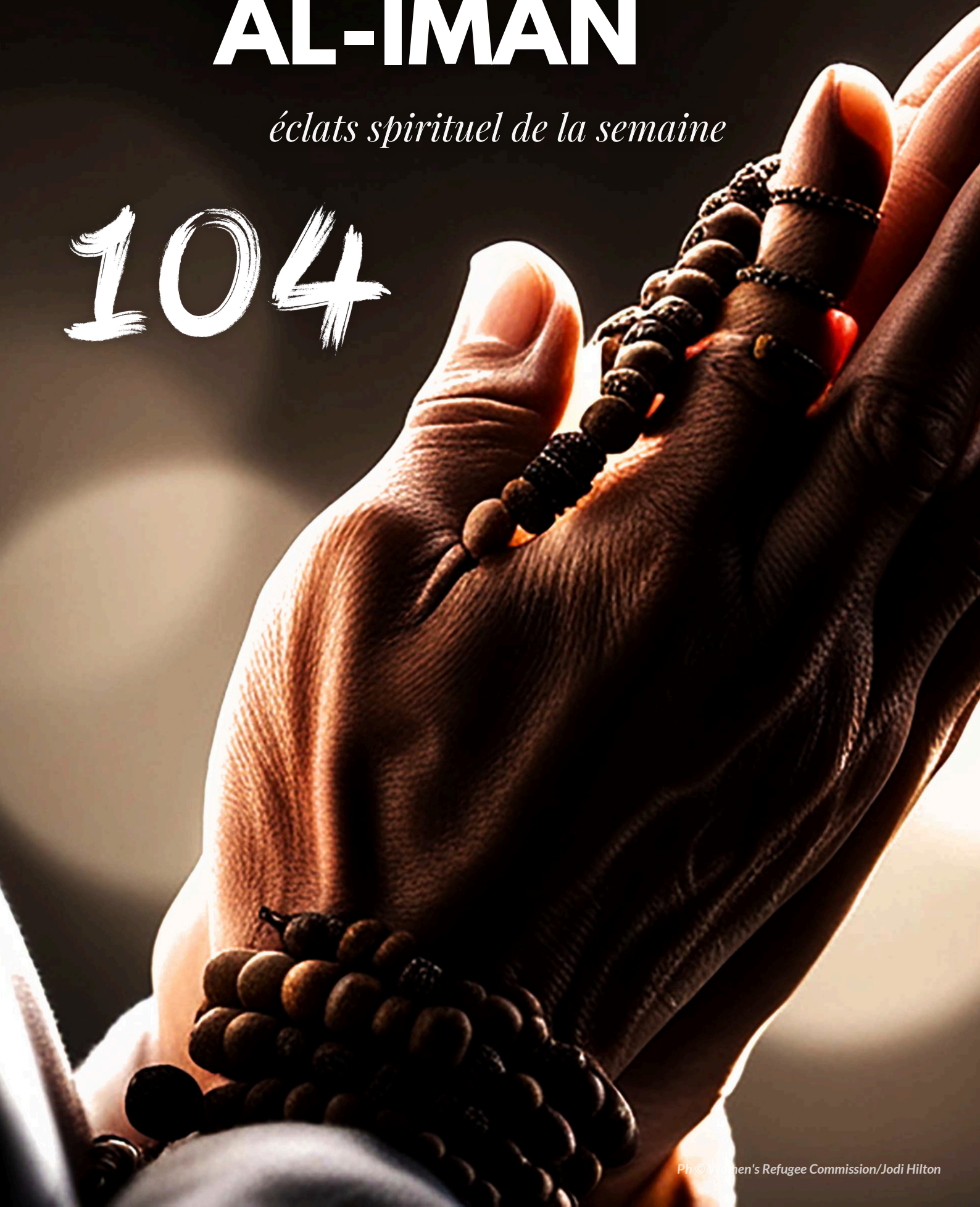
Plus étonnant encore : le verset 5:54 décrit l'acte souverain de Dieu qui lui-même prend l'initiative de l'amour. Il annonce qu'Il apportera un peuple « qu'Il aime et qui L'aime » (*yuhibbuhum wa yuhibbunahu*). Ce double amour (Dieu aimant et l'homme aimant) est la définition même de la communauté spirituelle idéale selon le Coran.

Ce n'est pas la communauté de la loi ou de l'obéissance seule : c'est la communauté de l'amour partagé. ■

SABIL AL-IMAN

éclats spirituel de la semaine

104



Aimer Allah, c'est apprendre à vouloir ce qu'Il veut

Par Cheikh Khaled Larbi

*Aimer, est-ce dire « je veux »... ou apprendre à dire « comme Tu veux » ?
Aimer, est-ce suivre son cœur... ou purifier ce qu'il convoite en secret ?
Aimer, est-ce posséder... ou se laisser transformer pour mieux Le rencontrer ?
Aimer Allah... ou simplement se raconter ?*

Il existe une confusion subtile, mais déterminante : beaucoup pensent aimer Allah, alors qu'ils aiment surtout ce qu'ils veulent qu'Il leur donne. Ils aiment Ses bienfaits, mais pas toujours Ses décrets. Ils aiment Sa miséricorde, mais résistent à Sa sagesse. Ils aiment invoquer, mais peinent à se conformer. Or, l'amour véritable d'Allah ne se mesure pas à l'intensité des émotions, mais à l'alignement des volontés.

AIMER ALLAH : UNE RÉORIENTATION INTÉRIEURE

Aimer Allah, ce n'est pas seulement ressentir une paix dans l'adoration. C'est apprendre, progressivement, à faire taire en soi ce qui contredit Sa volonté. Allah dit dans le Coran : « **Dis : Si vous aimez Allah, suivez-moi ; Allah vous aimera.** » (Sourate El 'Imran, 3:31).

Ce verset renverse une idée répandue : l'amour d'Allah ne se prouve pas par une déclaration, mais par une imitation.

Suivre le Prophète ﷺ, ce n'est pas une simple tradition : c'est la traduction concrète de l'amour. Vouloir ce qu'Il veut : le sommet de la foi. Le cœur humain est traversé de désirs multip-



les, parfois contradictoires. Mais la foi vient hiérarchiser ces désirs. Le Prophète ﷺ a dit : « Nul d'entre vous ne sera véritablement croyant tant que ses passions ne seront pas conformes à ce que j'ai apporté. »

Voilà la clé : l'amour d'Allah n'annule pas tes désirs, il les discipline.

Tu veux, mais tu apprends à vouloir mieux.

Tu désires, mais tu apprends à désirer juste.

L'ÉPREUVE : RÉVÉLATEUR DE L'AMOUR

C'est dans l'épreuve que l'amour devient visible. Tant que tout va bien, il est facile de dire « j'aime Allah ». Mais lorsque le décret contredit ton attente... que reste-t-il ? Quand une porte se ferme. Quand une injustice te touche. Quand un rêve s'effondre.

Acceptes-tu encore ?

Ibn Taymiyyah disait : « Le véritable adorateur est celui qui adore Allah dans ce qu'il aime et dans ce qu'il déteste. » Car aimer Allah, ce n'est pas seulement aimer ce qui te convient. C'est Lui faire confiance même quand tu ne comprends pas.

L'AMOUR QUI TRANSFORME

Celui qui aime Allah réellement change. Pas par contrainte... Mais par cohérence.

Il délaisse ce qui déplaît, non par peur seulement, mais par respect. Il s'approche de ce qui plaît, non par habitude, mais par amour.

Comme dans toute relation sincère : tu ne veux pas décevoir celui que tu aimes.

ENTRE SOUMISSION ET ÉLÉVATION

Certains voient dans la soumission une perte de liberté. En réalité, c'est tout l'inverse.

Se soumettre à Allah, c'est se libérer de ses passions destructrices, des attentes des gens, des illusions du monde.

Car quand tu veux ce qu'Allah veut, tu n'es plus dispersé. Tu es aligné. Et l'alignement est la plus grande des paix.

UN AMOUR QUI SE CONSTRUIT

Aimer Allah n'est pas un état figé. C'est un chemin. Il se nourrit de la connaissance (Ma'rifa), du rappel (*dhikr*), de l'obéissance et de la patience.

Plus tu connais Allah, plus ton amour devient profond. Plus tu Lui obéis, plus cet amour devient sincère.

LE PARADOXE DE L'AMOUR DIVIN

Plus tu te rapproches d'Allah, plus tu réalises que tu ne L'aimes pas assez. Et pourtant...

c'est justement cela qui prouve que ton amour est réel. Car celui qui aime vraiment ne se satisfait jamais de son amour.

Aimer Allah, ce n'est pas dire : « qu'il fasse ce que je veux ».

C'est apprendre, chaque jour, à dire : « je veux ce qu'il fait ».

Et lorsque le cœur s'incline sans se briser...

Il découvre une paix que rien ne peut altérer. ■

Invocation

Ô Allah,

**Ô Toi qui es aimé avant même d'être connu,
 Ô Toi vers qui les cœurs sincères finissent toujours par revenir,
 Apprends-nous à aimer comme il se doit, et non comme il nous plaît.**

**Ô Allah, purifie nos amours de l'égo et de l'illusion,
 Ne fais pas de nos désirs des guides,
 Mais fais de Ta volonté une lumière qui nous oriente.**

**Ô Allah, si nos cœurs aiment, alors qu'ils aiment avec sincérité,
 S'ils s'attachent, qu'ils s'attachent à ce qui demeure,
 Et s'ils se brisent, qu'ils se brisent pour Toi et non pour ce qui disparaît.**

**Fais de Ton amour notre boussole,
 De Ton rappel notre apaisement,
 Et de Ta satisfaction notre seul véritable accomplissement.**

**Car aimer sans Toi nous égare...
 Et T'aimer nous éclaire.**

Amin, ô Seigneur des mondes

Le Hadith de la semaine

102 | L'AMOUR EN ISLAM

Par Cheikh Younes Larbi

« D'après Mouad ibn Jabal, j'ai entendu le Messager d'Allah ﷺ dire : "Allah, béni et exalté soit-Il, a dit : Mon amour est assuré à ceux qui s'aiment en Moi, à ceux qui s'assemblent en Moi, à ceux qui se rendent visite en Moi, et à ceux qui se montrent généreux les uns envers les autres en Moi". »

RAPPORTÉ PAR MÂLIK, AHMAD, ET D'AUTRES

L'amour en Islam est l'une des significations les plus profondes qui accompagnent l'homme, car nul ne se détache de l'amour et de la haine, de la joie et de la tristesse. Ces émotions donnent à la vie sa saveur et font osciller l'âme entre bonheur et peine. L'Islam vient discipliner ces sentiments et les orienter, pour que l'amour s'élève et devienne un moyen de rapprochement d'Allah.

Le propos de ce jour établit une balance qui règle tous les types d'amour : qu'il soit pour Allah et dans Allah. La plus noble forme d'amour est l'amour d'Allah et de Son Messager ﷺ, obligatoire pour la complétude de la foi, comme le dit le Prophète ﷺ : « *Aucun de vous ne croit vraiment tant que je ne suis pas plus aimé de lui que son père, ses enfants et toute autre personne* ». Tout amour doit se conformer à cette source, sans la surpasser.

Cet amour est un choix conscient qui se traduit par le comportement. Omar (Qu'Allah l'agrée) passa de l'amour par nature à l'amour par choix, réalisant que le Prophète ﷺ lui était plus cher que sa vie, car il était la cause de son salut. Même lorsqu'un homme demanda au Prophète ﷺ : « *Quand surviendra l'Heure ?* » il répondit : « *Qu'as-tu préparé pour elle ?* » L'homme dit :



« *J'aime Allah et Son Messager* », et le Prophète ﷺ lui dit : « *Tu seras avec ceux que tu aimes* ».

Si cet amour est son origine, sa perfection consiste à aimer ce qu'Allah aime, Sa Loi et Sa religion, et trouver sérénité dans l'obéissance, comme le dit le Prophète ﷺ : « *La prière est le confort de mes yeux* ».

Viennent ensuite les formes naturelles d'amour consacrées par l'Islam, comme l'amour pour l'épouse et la famille. Le Prophète ﷺ aimait 'Aïcha et le proclamait, aimait ses compagnons et certains, d'un amour particulier, comme Mouad à qui il dit : « *Je t'aime* ». L'Islam ne demande pas de supprimer ces sentiments, mais de les guider et discipliner dans la modération, comme le dit ﷺ : « *Aucun croyant ne déteste un aspect chez sa femme sans en apprécier un autre* ».

L'amour s'étend aussi aux proches, aux enfants, aux biens et à la patrie. Ces instincts ne sont pas blâmables, mais l'Islam réprovoque de les placer au-dessus de l'obéissance à Allah. Les compagnons aimaient leurs biens, mais les offraient dans le sentier d'Allah, comme Abou Talha qui fit don de ses biens les plus chers. Le Prophète ﷺ loua son acte : « *Voilà un bien qui rapporte* ». L'amour véritable pour Allah se manifeste lorsqu'on sacrifie ce que l'on chérit pour ce qui est supérieur.

Le hadith « *Ma faveur est due à ceux qui s'aiment en Moi...* » met en lumière l'amour pour Allah, l'un des liens les plus solides de la foi : « *Le lien le plus fort de la foi est l'amour pour Allah* ». Cet amour ne repose ni sur un intérêt ni sur la parenté, mais sur la foi. L'homme aime son frère

en Allah parce qu'il est proche d'Allah, ou qu'il l'aide dans l'obéissance, ou qu'il est vertueux.

Cet amour rend les relations sincères et durables, et Allah a promis la plus grande récompense pour cela.

Cette affection se traduit en actes concrets : se fréquenter, se visiter, s'échanger des dons pour Allah. Le Prophète ﷺ a dit : « *Si un homme aime son frère, qu'il lui dise qu'il l'aime* ». Les compagnons se disaient : « *Je t'aime en Allah* », et l'autre répondait : « *Je t'aime de l'amour par lequel tu m'as aimé* ».

Cette fraternité permet d'obtenir l'amour d'Allah : « *Un homme visita son frère en Allah... Allah l'a aimé comme tu l'as aimé en Lui* ». Elle est également la voie vers le Paradis : « *Vous n'entrerez pas au Paradis tant que vous ne croirez pas, et vous ne croirez pas tant que vous ne vous aimerez pas* ». Le Jour de la Résurrection, les amoureux en Allah seront à l'ombre d'Allah, ombre sous laquelle il n'y a pas d'autre refuge.

Dans nos sociétés contemporaines, où prédominent l'individualisme et l'occupation, cet amour est d'autant plus nécessaire. Beaucoup de relations se fondent sur l'intérêt ; l'amour en Allah crée des liens profonds, basés sur sincérité et loyauté, donnant sécurité, appartenance et fermeté dans la foi.

Ce hadith ouvre la voie pour transformer la vie quotidienne en adoration : purifier son intention dans les visites, rencontres et aides, pour que ces actions deviennent des moyens de gagner l'amour d'Allah. C'est la miséricorde d'Allah : Il a ouvert la voie vers Lui par des actions simples mais de grand effet.

Donc, l'amour en Islam est un système complet : il commence par l'amour d'Allah et de Son Messager ﷺ, s'étend à l'amour de ce qu'Allah aime dans la législation et l'obéissance, inclut l'amour naturel pour la famille et les proches, et s'élève enfin à son apogée dans l'amour en Allah, qui relie les cœurs sur la base de la foi. Si cette balance est établie dans le cœur, la vie devient plus pure, les relations plus sincères, et l'homme se rapproche de ceux dont Allah a dit : « *Ma faveur est due à ceux qui s'aiment en Moi* », la plus noble des aspirations. ■



Mizan El-Qadhaya

LES AFFAIRES CONTEMPORAINES
À LA LUMIÈRE DU TEXTE ET DE LA SAGESSE

24 | LA QUESTION DE L'AMOUR DANS LA RELATION AVEC LES NON-MUSULMANS : L'AMOUR PORTÉ AUX NON-MUSULMANS EST-IL CONTRAIRE AUX ENSEIGNEMENTS DE L'ISLAM ?

Par Cheikh Younes Larbi

Bienvenue à vous, chers lecteurs. Nous avons le plaisir d'aborder avec vous un sujet profondément humain, qui touche chaque être : celui de l'amour, et la manière dont l'islam le considère dans le cadre de sa relation avec l'autre, un autre différent par sa religion. L'amour est un sentiment naturel et délicat, commun à tous les êtres humains. Il se manifeste sous des formes diverses, allant de l'estime et de l'admiration à l'affection jusqu'à l'attachement intime, et il contribue à rendre la vie plus équilibrée et plus riche. Dès lors, une question se pose : comment l'islam oriente-t-il ce sentiment,

en particulier dans les sociétés plurielles où les musulmans vivent aux côtés d'autres communautés ?

En méditant sur les textes révélés, on constate que l'islam distingue entre deux formes d'amour : d'une part, un amour naturel et humain, qui naît de l'estime portée à des qualités nobles telles que l'honnêteté, la justice et la miséricorde, des valeurs que tous les êtres humains ont en partage ; d'autre part, un amour fondé sur la foi, qui procède du lien de croyance et de l'appartenance spirituelle. Cette distinction permet de comprendre la question avec précision et dissipe bien des ambiguïtés.

La majorité des savants de l'islam ont estimé que l'amour lié à une adhésion intérieure profonde, reflétant une forme d'attachement doctrinal et spirituel, doit s'inscrire dans le cadre de la foi. Ils s'appuient en cela sur des enseignements prophétiques qui lient la perfection de la foi au fait que l'amour soit orienté vers Dieu, ce qui met en lumière la dimension spirituelle propre à cette forme d'amour. Toutefois, cette conception n'exclut nullement l'existence d'autres formes d'affection humaine, fondées sur l'estime réciproque et la bonté dans les relations.

Dans ce contexte, le Coran contient des orientations explicites appelant à la bienfaisance, à la bonté et à la justice envers les non-musulmans qui vivent en paix, comme dans cette parole du Très-Haut : « **Allah ne vous défend pas d'être bienfaisants et équitables envers ceux qui ne vous ont pas combattus pour la religion...** ». Il s'agit là d'une invitation claire à un comportement humain élevé, fondé sur le respect et l'équité. De même, l'islam reconnaît des liens sociaux profonds, telle l'union matrimoniale avec les gens du Livre, laquelle repose naturellement sur l'affection et la miséricorde. Cela montre que les sentiments humains sincères ont toute leur place légitime, dès lors qu'ils s'inscrivent dans le cadre des valeurs morales.

Lorsque l'on considère la vie du Prophète ﷺ, on y trouve un modèle pratique d'une grande noblesse dans les rapports avec les non-musulmans. Ses relations étaient marquées par la fidélité, la reconnaissance des bienfaits reçus, la courtoisie dans le comportement, ainsi que par le souci de guider les hommes avec douceur et miséricorde. Cela montre clairement que l'islam n'appelle pas à une rupture affective avec autrui, mais plutôt à l'éducation des sentiments et à leur orientation selon un équilibre moral.

Il importe ici de distinguer entre les positions doctrinales ou religieuses, d'une part, et les relations humaines, d'autre part. La divergence de croyance n'empêche ni l'estime ni le respect. De même, l'islam opère une distinction entre ceux qui vivent dans la paix et la coopération, et

ceux qui pratiquent l'hostilité ou l'injustice ; il s'agit là d'une distinction fondée sur la justice, commune à tous les systèmes éthiques. En outre, les sentiments du cœur, par leur nature même, ne sauraient être imposés à l'être humain : ils peuvent être orientés et affinés. Ainsi, l'existence d'une affection ou d'une estime réciproque entre les personnes, lorsqu'elle s'inscrit dans le cadre d'une conduite morale, ne saurait être tenue pour répréhensible ; elle peut même constituer une voie vers la connaissance mutuelle et la compréhension réciproque.

Sur cette base, on peut dire que l'islam propose une vision équilibrée de l'amour : il oriente l'amour spirituel profond de manière à ce qu'il repose sur la foi, afin de préserver l'identité doctrinale, tout en ouvrant largement la voie à l'affection humaine et à des relations empreintes de noblesse avec autrui, en particulier dans les sociétés contemporaines fondées sur la pluralité et la coexistence.

Cette vision, également portée par la Grande Mosquée de Paris, exprime une profonde dimension humaine, faisant des valeurs communes un pont de dialogue et des vertus morales le fondement des relations entre les personnes. Ainsi, la dimension spirituelle et la dimension humaine se rejoignent dans une représentation harmonieuse et cohérente, qui permet à l'être humain d'être fidèle à sa croyance, ouvert dans ses relations, empreint de miséricorde dans ses sentiments et juste dans ses positions.

Et Allah, Très-Haut, est plus Savant.



Le vrai du faux

PROPOS POPULAIRE, ET NON HADITH :

72 | 'AIME CELUI QUE TU AIMES, AVEC MESURE : IL SE PEUT QU'UN JOUR IL DEVIENNE L'OBJET DE TA DÉTESTATION'

Par Cheikh Rachid Benchikh

Entre certaines maximes célèbres, certains propos populaires répandus et le hadith prophétique, il existe une frontière très mince que tout le monde ne perçoit pas, et qu'il n'est pas donné à chacun de discerner avec justesse. Il est en effet des formules que les langues se transmettent, dont on pare les assemblées, et qui circulent comme si elles appartenait aux paroles du Prophète ﷺ ; mais dès que l'on entreprend de les rechercher dans les ouvrages de référence, on n'en trouve aucune trace dans la Sunna prophétique.

Parmi ces formules, certaines possèdent une telle beauté qu'elles emportent spontanément l'adhésion, et une telle sagesse qu'elles invi-

tent encore davantage à les attribuer au Prophète... jusqu'à être élevées, sans la moindre preuve, au rang de hadith authentique.

C'est là que naît la confusion. Et c'est précisément pour distinguer les paroles célèbres des paroles véritablement rapportées, que cette rubrique a été conçue : afin de passer au crible tout ce qui a été attribué au Prophète ﷺ.

La formule mise à l'honneur dans ce numéro est la suivante : « *Aime celui que tu aimes avec mesure : il se peut qu'un jour il devienne l'objet de ta détestation. Et hais celui que tu hais avec mesure : il se peut qu'un jour il devienne l'objet de ton affection.* »

Cette formule s'est largement répandue parmi le grand public, et même chez certains étudiants en sciences religieuses ; on l'entend parfois jusque sur certaines chaires, comme si elle procédait directement de la source prophétique. Or, en réalité, elle n'est pas authentiquement rapportée du Prophète ﷺ. Elle est plutôt transmise d'après Ali ibn Abi Talib, qu'Allah l'agrée, ou rangée parmi les sentences de sagesse léguées par les anciens.

Cela ne signifie nullement qu'il faille en diminuer la valeur ou la portée. Mais, par souci de rigueur et de probité, il nous incombe de la replacer dans son cadre exact, afin que les gens ne se trompent pas en l'attribuant au Prophète ﷺ. Car dès qu'une parole est élevée au rang de parole prophétique, son poids change : elle relève alors de la religion, et non plus de la seule expérience humaine.

Le hadith prophétique n'est pas une simple maxime de sagesse ; il est une révélation sur laquelle on s'appuie, par laquelle on argumente, et à partir de laquelle se déduisent des prescriptions qu'il convient de suivre. Confondre la Révélation avec ce type de sentences revient à confondre la lumière avec son reflet : toutes deux éclairent, certes, mais l'une est la source, tandis que l'autre n'en est que l'effet.

Si l'on médite cette formule, on comprend aussitôt le secret de sa large diffusion : c'est qu'elle ne s'adresse pas seulement à l'intelligence, mais qu'elle vient aussi toucher, peut-être, une blessure ancienne présente en chaque être humain. Combien d'hommes ont aimé avec excès, avant d'être brisés dans leur élan puis gagnés par le regret ? Combien de personnes à l'âme pure ont cru que tous les autres leur ressemblaient, ont aimé quelqu'un en Dieu, lui ont livré toutes leurs cartes et confié tous leurs secrets, avant de découvrir, au terme du chemin, que cette personne fut l'erreur de toute une vie.

Cette sagesse nous rappelle que les cœurs changent et se retournent, et qu'il ne convient pas à l'homme de se hâter à juger d'après les seules apparences, car le temps et les circonstances dévoilent bien des réalités demeurées cachées.

Le Coran souligne d'ailleurs le caractère relatif de la perception humaine et rappelle que le jugement fondé sur l'apparence ne constitue pas l'ultime vérité : « *Il se peut que vous détestiez une chose alors qu'elle est un bien pour vous, et il se peut que vous aimiez une chose alors qu'elle est un mal pour vous. Allah sait, tandis que vous, vous ne savez pas.* »

C'est comme si cette sagesse venait traduire ce sens en une conduite quotidienne : elle nous invite à tempérer l'élan de nos sentiments, tant que nous ne voyons pas l'ensemble du tableau. Elle nous enseigne aussi que l'affectivité, lorsqu'elle n'est pas disciplinée, se transforme en une autorité aveugle. La maturité ne signifie pas aimer moins, mais aimer avec lucidité. Elle ne signifie pas non plus haïr moins, mais haïr avec justice.

En somme, la formule : « *Aime celui que tu aimes avec mesure : il se peut qu'un jour il devienne l'objet de ta détestation. Et hais celui que tu hais avec mesure : il se peut qu'un jour il devienne l'objet de ton affection* » n'est pas un hadith prophétique. Il s'agit plutôt d'une sagesse transmise, que l'on tient, selon toute vraisemblance, pour une parole de Ali ibn Abi Talib, qu'Allah l'agrée.

Cela étant, son sens est juste dans son ensemble, en ce qu'il s'accorde avec les finalités de la Shari'a, qui appellent à la modération et à l'équilibre dans les sentiments. ■

Penser

8 | L'AMOUR, LE SENS LE PLUS PROFOND DE L'EXISTENCE

Par Ahmed Moussa

L'existence n'est pas cette froide étendue de choses juxtaposées, telle que nos sens nous la font parfois imaginer ; elle n'est pas davantage une simple succession aveugle d'événements, comme se la représentent les esprits lorsque la sécheresse les accable. En sa profondeur, elle est plutôt un flux secret et ininterrompu, un courant subtil traversé par un désir invisible, dont pourtant les effets se laissent percevoir en toute chose. A tel point que l'univers, dans ses détails les plus infimes comme dans ses manifestations les plus grandioses, semble se mouvoir non parce qu'il y serait contraint, mais parce qu'il ne peut faire autrement que répondre à un appel intérieur, qui l'arrache à son repos et le conduit vers ce qui lui manque, vers ce qui l'achève, vers ce qui lui ressemble dans sa forme première, encore inaccomplie.

Et cet écoulement que nous appelons mouvement ne peut, si nous le contemplons avec sincérité, se réduire à un simple déplacement mécanique. Car ce qui se meut sans vouloir, ne tarde pas à s'éteindre dans l'insignifiance. Alors que nous découvrons en chaque être, y compris dans ce que nous croyons inerte, une forme d'obstination silencieuse, une orientation qui ne se trompe pas de voie. C'est comme si, dans les profondeurs des choses, agissait une volonté cachée, antérieure à leur apparition et survivant à celle-ci, une volonté qui ne se manifeste pas dans le langage de la pensée,



mais impose sa présence dans le langage de l'acte. Arthur Schopenhauer en a entrevu quelque chose lorsqu'il fit de la volonté le principe du monde. Toutefois, lorsque cette volonté est éclairée par la lumière du goût intérieur, elle n'apparaît plus comme une force aveugle, ainsi qu'il le pensait, mais comme un élan de désir, et le désir ne saurait tendre que vers un être aimé, fût-il dérobé à la perception immédiate.

Dès lors, tout mouvement, si infime ou si fugace qu'il paraisse, porte en lui la trace de cet élan de désir ; il est comme la traduction imparfaite d'une nostalgie accomplie. C'est comme si l'être, dans chacun de ses actes, cherchait à se rapprocher d'une forme qu'il ne voit pas distinctement, mais qu'il pressent comme l'homme assoiffé pressent l'eau, avant même de l'apercevoir. Ainsi, ce qu'Aristote indiquait en affirmant que tout mouvement est orienté vers une fin prend une portée plus profonde qu'une simple réalisation logique : la fin devient ici un visage de l'amour, non pas comme sentiment passager, mais comme principe qui attire l'être vers son accomplissement, de la même manière que la lumière attire le regard, et que l'origine attire sa ramification, qui ne trouve le repos qu'en revenant à elle.

Et si nous contemplons l'être humain, qui est le miroir le plus limpide de ce mystère, nous constatons qu'il n'agit pas sous l'effet d'un mobile unique et simple, mais selon une complexité apparente qui dissimule une profonde unité. Il aime, et dès lors il recherche ; il craint, et aussitôt il s'éloigne ; il rejette, croyant alors choisir la haine. Pourtant, ce rejet lui-même ne s'explique que parce que, dans une strate plus profonde, il cherche à protéger ce qu'il aime ou

ce qu'il poursuit. C'est comme si la haine n'était qu'une inflexion brisée de l'amour, ou un faux pas sur son chemin, et non un principe premier, autonome et subsistant par lui-même. En ce sens, même la distinction établie par Sigmund Freud entre une pulsion de vie et une pulsion de destruction peut être comprise comme le dérèglement d'un seul et même courant, plutôt que comme l'affrontement de deux principes équivalents.

Et à ce point précis, l'amour ne demeure plus un simple mot que l'on prononce ; il devient un autre nom de cette loi secrète par laquelle s'ordonnent ensemble le mouvement et la volonté. Dès lors, l'existence, en son essence, n'apparaît plus que comme l'expression continue d'un désir d'union, comme une quête inlassable d'un accomplissement qui ne se laisse jamais saisir d'un seul coup, mais se poursuit sous la forme de pas sans fin. A chacun d'eux, l'être se rapproche un peu, croit avoir atteint son terme, puis découvre qu'il est encore en chemin. Comme si le voyage lui-même était l'indice, comme si le mouvement en était la preuve, et comme si, au bout du compte, l'amour n'était pas quelque chose que nous possédons, mais ce qui nous met en mouvement afin que nous puissions être. ■

Notre mosquée



Ph © Guillaume Sauloup

69 | LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS, UN LIEU DE COMPASSION, DE MISÉRICORDE ET D'OUVERTURE

Par Nassera Benamra

Dans ses prises de parole, le recteur de la Grande Mosquée de Paris, Chems-eddine Hafiz rappelle souvent que la mosquée ne se limite pas à un espace de culte, mais qu'elle est avant tout un lieu de miséricorde et d'ouverture. Sans chercher à multiplier les discours, il insiste régulièrement sur une idée simple, « *la foi ne peut être dissociée de la bienveillance envers autrui* ». Cette vision s'inscrit pleinement dans le message coranique, où la miséricorde est au cœur de la relation entre les êtres humains. Le Coran évoque ainsi l'affection « *Mawadda* » et la « *Rahma* » comme des signes divins : « *Il a mis entre vous affection (Mawadda) et miséricorde (Rahma)* » (El-Roum, verset 21).

Dans cet esprit, la mosquée devient un lieu où l'amour se traduit concrètement par l'accueil, l'écoute, et la capacité à faire une place à chacun, qu'il soit fidèle, visiteur de passage ou invité venu d'un autre horizon.

Dans cette même dynamique d'ouverture, le recteur de la Grande Mosquée de Paris a pris part à plusieurs rencontres majeures du dialogue interreligieux, notamment avec le pape François. Reçu à plusieurs reprises, en 2022 puis à nouveau au Vatican en février 2025, il a participé à des échanges marqués par une volonté commune de renforcer la fraternité entre chrétiens et musulmans. Ces rencontres, loin d'être protocolaires, ont laissé une emp-



reinte personnelle forte, le recteur évoquant à plusieurs reprises l'émotion et la portée humaine de ces moments.

Au-delà de ces audiences, il a également porté des initiatives concrètes en faveur du dialogue, proposant notamment l'organisation de rencontres régulières entre responsables religieux européens, afin de consolider une culture de la paix et du respect mutuel. Ces démarches s'inscrivent dans une vision où la religion ne se referme pas sur elle-même, mais s'ouvre à la rencontre et à la compréhension de l'autre, dans un esprit de compassion et de fraternité.

Dans le prolongement de son action, le recteur de la Grande Mosquée de Paris a également porté une réflexion collective visant à mieux faire connaître l'islam dans le contexte occidental contemporain, en mettant en lumière ses di-

mensions de miséricorde, de bienveillance et de paix intérieure. A ce titre, il a présenté l'ouvrage *Musulmans en Occident : pratique culturelle immuable, présence adaptée*, lors d'une conférence de presse organisée à la Grande Mosquée de Paris le 10 février de cette année.

Ce travail est le fruit de plusieurs années de réflexion menées au sein d'un groupe composé de personnalités religieuses, intellectuelles et engagées, réunies autour d'une même ambition : contribuer à une meilleure compréhension de la religion musulmane et de sa place dans une société plurielle. L'objectif affiché est de mettre en lumière la capacité de l'islam à s'inscrire harmonieusement dans le cadre républicain, tout en valorisant ses principes fondamentaux de miséricorde (Rahma), de fraternité, de citoyenneté et de vivre-ensemble.

A travers ses prises de parole, ses rencontres et les initiatives, la Grande Mosquée de Paris apparaît comme bien plus qu'un lieu de culte. C'est un espace où la foi se mêle aux relations humaines, aux échanges et à la rencontre.

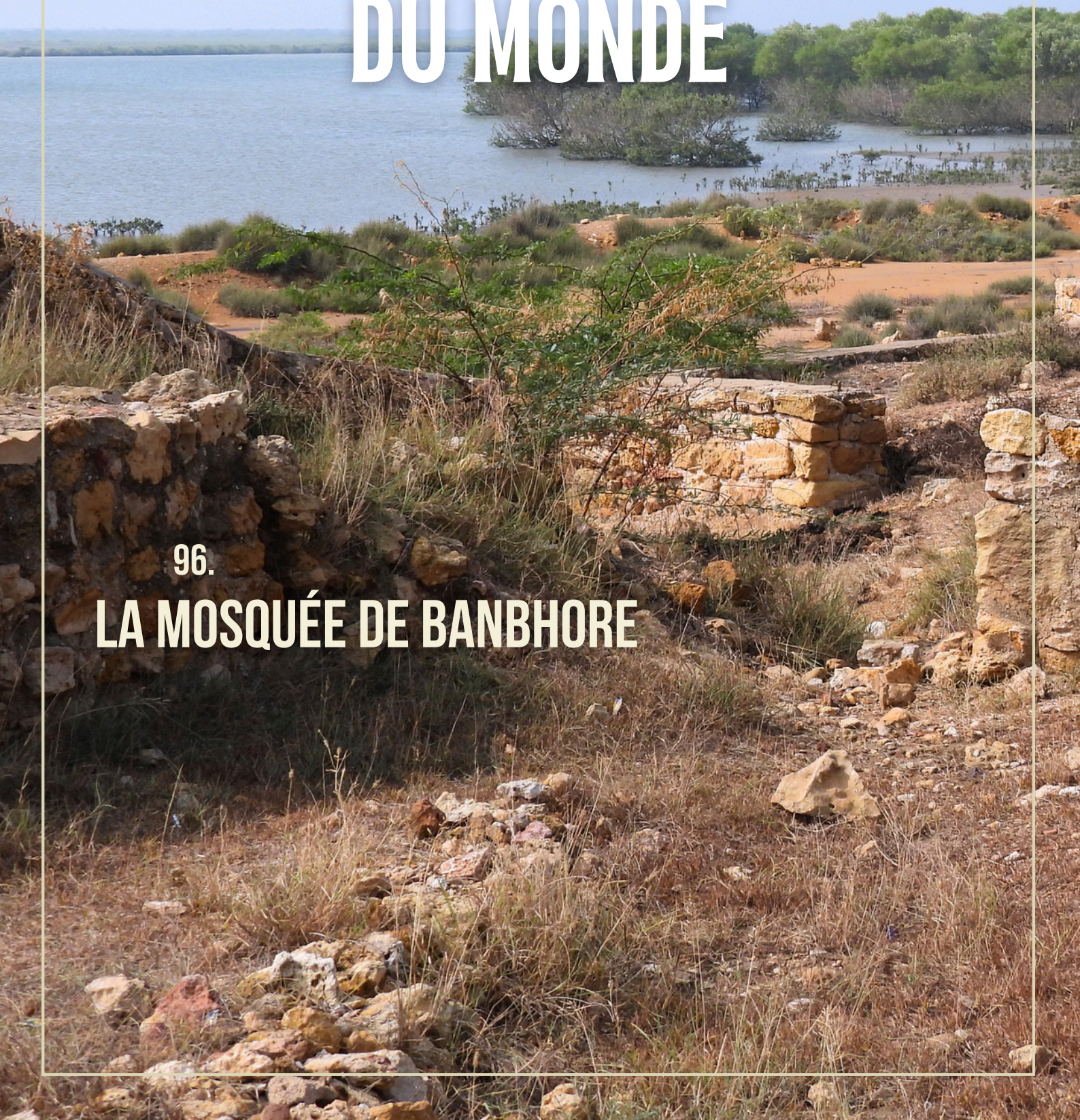
On y découvre une manière de vivre l'islam tournée vers l'ouverture, l'écoute et le respect de l'autre. Une foi qui ne se limite pas aux rites, mais qui se traduit aussi dans les gestes du quotidien, dans l'accueil, dans la parole, dans la présence.



LUMIÈRE ET LIEUX SAINTS DE L'ISLAM

À LA DÉCOUVERTE DES MOSQUÉES DU MONDE

96.
LA MOSQUÉE DE BANBHORE



LA MOSQUÉE DE BANBHORE : LA MOSQUÉE DU COMMENCEMENT

Par Noa Ory

Au bord ancien du delta de l'Indus, dans ce paysage où la terre et l'eau n'ont jamais cessé de redessiner leurs frontières, les vestiges de Banbhore gardent un secret millénaire. La mosquée qui s'y dessine encore, fragmentée, silencieuse, rendue à la poussière des âges n'est pas seulement un édifice ancien. Elle est l'un des premiers gestes architecturaux de l'islam dans cette région du monde : un acte de foi tracé dans la pierre avant même que ses formes n'eussent trouvé leur langage définitif.

« SEIZE ANNÉES APRÈS LA CONQUÊTE »

Une inscription, retrouvée parmi les décombres, situe la fondation de la mosquée aux alentours de 727 de notre ère. Ce détail, d'apparence technique, est en réalité vertigineux : il place l'édifice à peine seize années après la conquête du Sindh par Mohammed ibn ElQâsim, en 711. Seize ans. Le temps d'une génération à peine, et déjà la prière s'est organisée, la pierre a été taillée, la direction de La Mecque a été calculée et inscrite dans un mur.

Cette précocité dit quelque chose d'essentiel sur la nature de la présence islamique en ces terres : elle n'était pas seulement militaire. Elle était aussi, d'emblée, spirituelle et architecturale. Bâtir une mosquée, c'était affirmer une présence, ordonner un espace, instituer une communauté.

La ville elle-même identifiée par de nombreux chercheurs à Daybul, grand port mentionné dans les sources arabes et persanes, constituait une porte stratégique entre le monde de l'Indus et les réseaux commerciaux de l'océan



Indien. Ce n'est pas dans un désert que l'islam s'est implanté : c'est au cœur d'un espace déjà mondialisé, structuré par des siècles de commerce, de foi et de circulation.

UNE VILLE CARREFOUR, MATRICE DE L'ÉDIFICE

Bien avant que le premier pilier de la mosquée ne fût dressé, Banbhore existait. Elle existait depuis le I^{er} siècle avant notre ère, animée par une succession de civilisations qui y avaient laissé leurs empreintes : les Scythes et les Parthes d'abord, puis les influences bouddhistes, et enfin, à partir du VIII^e siècle, la présence islamique qui allait durer cinq siècles. Les fouilles archéologiques ont livré un portrait saisissant de cette intensité. Des monnaies sassanides, omeyyades et abbassides. Des céramiques d'une finesse rare. Des objets d'ivoire façonnés à une échelle industrielle, qui font de Banbhore le plus grand atelier de travail de l'ivoire connu de l'Antiquité. Des marchands de Palmyre y séjournaient. Des prédicateurs chré-

tiens et manichéens y avaient fait escale. Des soies de Chine, du safran du Khorasan, du verre syrien y transitaient.

La mosquée ne s'inscrit donc pas dans un vide. Elle naît au cœur d'un monde où les dieux, les langues et les marchandises n'ont jamais cessé de voyager.

LE PLAN : UNE CLARTÉ DE L'ESSENTIEL

L'architecture de la mosquée, telle que les fouilles l'ont restituée, frappe d'abord par sa rigueur tranquille.

Le plan est quadrangulaire, environ trente-sept mètres de côté, structuré autour d'une cour centrale pavée de briques. Trois côtés sont bordés de galeries à colonnes ; l'occidental accueille la salle de prière proprement dite, dont le toit, aujourd'hui disparu, reposait sur trente-trois piliers en bois, dressés sur des bases de grès. Les murs extérieurs, épais de plus d'un mètre, sont construits en blocs de calcaire. Leur robustesse dit une volonté de du-





rée, de permanence, comme si ceux qui bâtissaient savaient qu'ils posaient là quelque chose qui devrait traverser le temps.

Cette organisation rapproche directement Banbhore des premières grandes mosquées de l'Orient musulman : celle de Koufa, édifiée en 670, et celle de Wâsit, au début du VIII^e siècle. Même logique de cour centrale. Même sobriété structurelle. Même disposition hypostyle où la colonne porte le ciel sans intermédiaire ornemental. Ce n'est pas une coïncidence : c'est une filiation, la trace d'un modèle qui voyageait avec les conquérants et les croyants.

L'ABSENCE QUI PARLE

L'un des éléments les plus éloquents de la mosquée est précisément ce qui lui manque : le *mihrab*.

Cette niche creusée dans le mur de la qibla pour indiquer la direction de la prière est aujourd'hui si intimement associée à l'idée même de mosquée, qu'on pourrait croire à une lacune, à une destruction. Mais non, c'est une absence originelle, et elle est une information capitale. Elle dit que cet édifice appartient à un

temps d'avant la codification, à ce moment bref et précieux où la forme n'était pas encore fixée, où l'on cherchait encore la meilleure manière de traduire en pierre ce que la foi demandait à l'espace.

La direction de La Mecque est ici donnée par le mur lui-même, nu, sans signal architectural élaboré. Et cet essentiel se révèle avec une précision remarquable : la *qibla* de Banbhore est orientée à deux degrés et demi seulement de La Mecque. Pour un édifice du VIII^e siècle, aux confins du monde islamique alors connu, cette exactitude témoigne d'une science et d'une intention que l'on ne saurait sous-estimer.

LA MÉMOIRE DES PIERRES REMPLOYÉES

Les fouilles ont également révélé que certains blocs de la mosquée proviennent de structures antérieures, possiblement des sanctuaires hindous. Ce phénomène du *spolia*, la réutilisation de matériaux anciens dans un édifice nouveau, est courant dans l'architecture des premiers siècles islamiques. Mais à Banbhore, il prend une résonance particulière.

Ces pierres portent en elles la mémoire d'autres dieux, d'autres prières, d'autres formes de l'élévation. La mosquée ne les efface pas : elle les intègre, les réoriente, les fait parler une nouvelle langue sans leur ôter leur ancienne voix. C'est peut-être l'image la plus juste de ce que fut Banbhore dans l'histoire longue des civilisations : non pas une rupture, mais une continuité transformée, une terre qui a su accueillir les dieux successifs sans jamais tout à fait oublier les précédents.

CINQ SIÈCLES DE PRIÈRE, PUIS LE SILENCE

L'analyse stratigraphique du site a permis d'identifier quatre phases de construction successives. La mosquée a vécu, s'est adaptée, a été réparée et repensée au fil des siècles. Elle a accompagné l'essor de la ville, puis, inexorablement, son déclin.

Aux alentours de l'an mille, le cours de l'Indus se modifie. Le fleuve s'éloigne. Banbhore, privée de son accès aux routes commerciales qu'il





irriguait, perd peu à peu sa raison d'être. Vers le XIII^e siècle, des couches archéologiques de destruction, structures effondrées, restes humains abandonnés, témoignent d'une fin brutale. La ville est abandonnée. La mosquée entre dans le silence.

Elle y demeurera plusieurs siècles, enfouie sous les sédiments du delta, jusqu'à ce que les fouilles de F. A. Khan, entre 1958 et 1964, lui redonnent une silhouette. Des équipes pakistanaïses, italiennes et françaises poursuivent aujourd'hui ce travail de mémoire, exhumant un monde que le fleuve avait recouvert de son indifférence.

CE QUE CES RUINES NOUS DISENT ENCORE

La mosquée de Banbhore ne fascine ni par la hauteur de ses coupôles, ni par la richesse de ses ornements, elle n'en a pas. Elle appartient à un autre registre, celui de l'architecture du commencement : avant les formes pleinement codifiées, avant les grandes synthèses impériales, avant les splendeurs de Cordoue ou d'Ispahan.

Elle nous dit que l'islam, en arrivant aux portes de l'Inde, n'a pas attendu d'avoir des formes parfaites pour bâtir. Il a bâti avec ce qu'il avait : des pierres remployées, des piliers en bois, un mur nu orienté vers La Mecque. Et dans ce geste simple, rigoureusement orienté, réside une grandeur que nulle coupôle dorée ne saurait surpasser.

Banbhore figure aujourd'hui sur la liste indicative du patrimoine mondial de l'UNESCO. Son inscription définitive reste en suspens, comme si le monde hésitait encore à mesurer ce qu'il a failli perdre. ■



GRAND MOSQUE

(BUILT IN 8th CENT. A.D.)

جامع مسجد

یہ تہوہی ایسیا کی پہلی مسجد ہے



Les Mots voyageurs

Ph © Alena Vikhareva

D'après le *Dictionnaire des mots français d'origine arabe* de Salah Guermiche

90 | SOPHORA

Par Noa Ory

صَفِيرَاء

Certains arbres ne se contentent pas de pousser : ils voyagent. Le sophora est de ceux-là. Son nom lui-même est une traversée de langues, de paysages, de regards, qui porte encore, dans sa sonorité douce, la trace d'une couleur première : le jaune.

A l'origine, le mot vient de l'arabe صَفِيرَاء (*ṣufayrā*), diminutif de *aṣfar*, « jaune ». Le terme renvoie d'abord à une teinte, à une nuance lumi-neuse plutôt qu'à une forme végétale. Il est lié au verbe *ṣaffara*, « jaunir », « teindre de jaune ». Avant de désigner un arbre, le mot dit donc une couleur, celle des pigments, des teintures, des matières que l'on transforme.

Lorsque le mot passe dans les langues savantes, il change d'ancrage sans perdre sa mémoire. Le sophora devient un arbre, d'abord identifié par son bois jaunâtre, utilisé pour la teinture. Puis, par extension, il désigne plusieurs espèces ornementales venues d'Extrême-Orient. L'Europe découvre ainsi, à travers lui, un végétal étranger, élégant, parfois majestueux, capable de s'élever jusqu'à plusieurs dizaines de mètres. Mais le sophora n'est pas seulement un arbre de botaniste. Très vite, il entre dans l'imaginaire des jardins. On le plante pour son allure, pour la

légèreté de son feuillage, pour l'ombre qu'il diffuse. Dans certains récits, il apparaît comme un arbre importé avec précaution, transporté comme un trésor végétal. Il devient alors signe de raffinement, marque d'un goût pour l'ailleurs.

La littérature s'en empare discrètement. Chez Proust, le sophora surgit dans un souvenir, associé à l'art délicat du jardin japonais. Il n'est plus seulement un arbre réel : il devient image, presque miniature, tenu dans un espace maîtrisé, comme une pensée que l'on cultive. Le végétal rejoint l'esthétique.

Ainsi, le mot sophora garde en lui ses strates successives : la couleur, la matière, l'arbre, puis le symbole. Il témoigne d'un passage du monde des teintures à celui des jardins, de la main de l'artisan à l'œil du promeneur. Et dans ce glissement, rien ne s'efface vraiment.

Car sous l'écorce du mot subsiste toujours le jaune originel, non pas comme une simple teinte, mais comme une mémoire. Celle d'un temps où nommer une chose, c'était d'abord en saisir la couleur, la lumière, l'empreinte sensible.

Le sophora ne dit pas seulement un arbre. Il dit la manière dont le monde, peu à peu, prend racine dans la langue.





Plumes en éveil : un livre coup de cœur

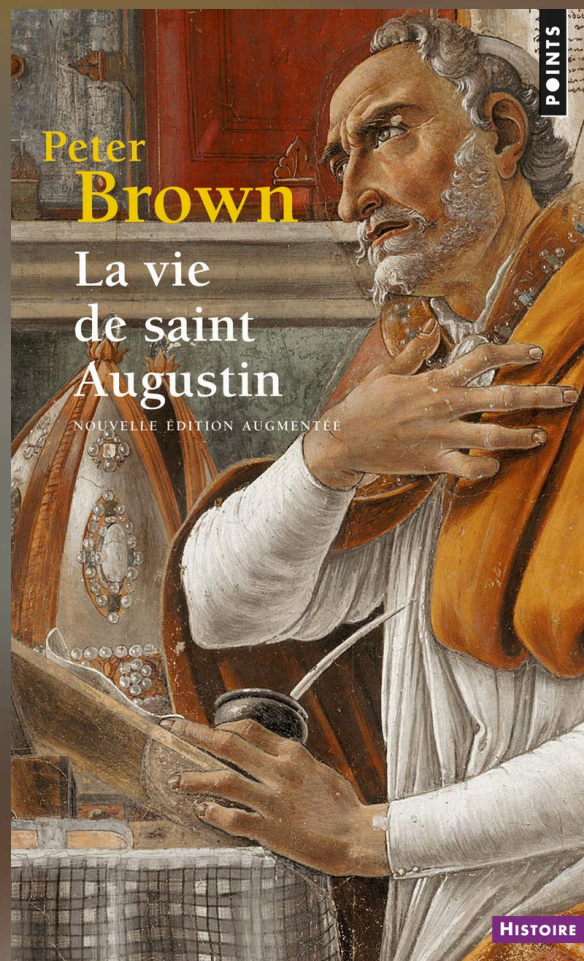


LA VIE DE SAINT AUGUSTIN PETER BROWN

RÉSUMÉ

Cette biographie célèbre est devenue un « classique ». Elle se situe pour ainsi dire à la hauteur du génie littéraire et intellectuel que fut Augustin pour l'Antiquité tardive et pour tout l'Occident.

Depuis la parution de ce livre, on a découvert un nombre considérable de lettres et de sermons inconnus dans les années 1960. Ils jettent une lumière neuve sur le ministère d'Augustin, à tel point que Peter Brown a été amené à reconsidérer son jugement sur des aspects importants de sa vie et de son œuvre : dans un long épilogue, il revient sur ces connaissances nouvelles qui modifient notre regard sur les activités de l'évêque d'Hippone et notre interprétation de sa théologie sur des points essentiels et controversés – comme sa vision pessimiste de la sexualité qui aurait « contaminé » tout l'Occident.



Le dessin de la semaine

PAR JUSTIN MARRON



La citation de la semaine

MICHEL DE MONTAIGNE

“

**Chaque homme porte la forme entière
de l'humaine condition.**

”

ESSAIS
- 1580-88 -

Événements

à venir ou en cours

CONFÉRENCE

"L'humanité de Mohammed ﷺ : une lecture chrétienne de la vie du Prophète" avec Karima Berger et François Euvé

Karima Berger et François Euvé échangeront le 15 avril 2026 (18h-20h) à la Grande Mosquée de Paris autour de l'ouvrage de Craig Considine, *L'humanité de Muhammad : une lecture chrétienne de la vie du Prophète*, traduit et publié aux Éditions Fenêtres.



MERCREDI 15 AVRIL 2026

18H-20H



GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

PLACE DU PUIITS DE L'ERMITE, 75005 PARIS



INSCRIPTION GRATUITE

GRANDEMOSQUEEDEPARIS.FR

ÉVÉNEMENT

"Célébration du cheval arabe" autour de l'œuvre de Marine Oussedik

En cette année de centenaire, la Grande Mosquée de Paris vous invite à redécouvrir la place singulière que le majestueux cheval arabe occupe dans la culture et la spiritualité du monde arabo-musulman, source d'une rencontre entre l'Orient et l'Occident.

Cet événement exceptionnel mettra à l'honneur le travail de Marine Oussedik, artiste de renommée internationale, qui a consacré sa vie et son œuvre aux chevaux, grâce à l'exposition *Chevaux du vent* (du 29 avril au 29 mai 2026) et à des ateliers de dessin qu'elle donnera en mai. Deux conférences, de Xavier Guibert et de François Pouillon, enrichiront encore la découverte du thème.

Retrouvez le programme de l'événement et les moyens de s'inscrire aux activités sur notre site internet grandemosqueedeparis.fr



29 AVRIL AU 29 MAI 2026

TOUS LES JOURS SAUF LE VENDREDI



GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

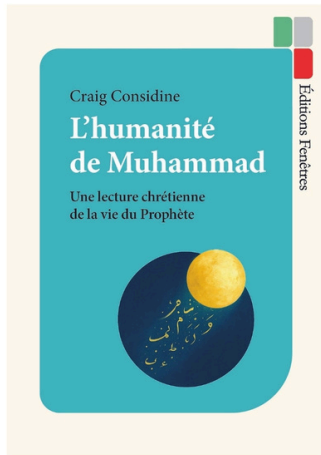
PLACE DU PUIITS DE L'ERMITE, 75005 PARIS

conférence

L'HUMANITÉ DE MOHAMMED

صلى الله عليه وسلم

MER. 15 AVRIL 2026 18H-20H



CONTRE LES PRÉJUGÉS, UNE LECTURE CHRÉTIENNE DE LA VIE DU PROPHÈTE ﷺ

Que se passe-t-il lorsqu'un sociologue états-unien catholique se plonge dans la vie et l'héritage du prophète Muhammad ? Il révèle une facette méconnue de l'islam et des relations entre chrétiens et musulmans.

Craig Considine aborde l'irruption de l'islam sous le prisme du dialogue, et non du « choc des civilisations ». S'il cherche à démystifier l'islam et à lutter contre les préjugés, l'auteur n'omet pas les heurts et les conflits qui jalonnent l'histoire douloureuse de ces deux monothéismes. Il met cependant en lumière les enseignements du Prophète, trop souvent occultés : sa volonté de fonder une nation civique, de prôner le pluralisme religieux et la tolérance, la recherche du savoir, l'antiracisme et les droits des femmes.



KARIMA BERGER
Écrivaine

FRANÇOIS EUVÉ

Professeur et rédacteur en chef de la revue Études



en présence de l'éditeur
MEHMET BALSEVER



GRANDE MOSQUÉE DE PARIS
Salle Émir Abdelkader
Place du Puits de l'Ermitte 5e ar.



INSCRIPTION GRATUITE
www.grandmosqueedeparis.fr/evenements



100 ANS DE LUMIÈRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

CÉLÉBRATION DU CHEVAL ARABE

Exposition des œuvres de
Marine Oussedik



grandemosqueeparis.fr

**GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS**

Exposition
du 29 avril
au 29 mai 2026





Rh © Guillaume Sauloup



GRANDE
MOSQUÉE
DE PARIS



100 ANS DE LUMIÈRE
DE LA GRANDE MOSQUÉE DE PARIS

